

ACTE II, SCÈNE VII.

LES EXILÉS DE FLORENCE,

DRAME HISTORIQUE EN 3 ACTES,

PAR M. PAUL DE GUERVILLE,



Mise en scène de M. OSCAR, musique de M. BARILLIER.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 21 NOVEMBRE 1846.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE DUC ALEXANDRE.	M. Weinmer.	ANNITA, suivante..........	Mme Bourgeois.
LE COMTE LORENZO.......	M. Derreuil.	PIETRO, page de Lorenzo...	Mlle Antoinetti.
LE COMTE STROZZI	M. Lapierre.	CELLINI........	M. Désiré.
LE CHEVALIER CAVALCANTI.................	M. Arthur.	DEGLI, THELIGNY, ORSINO, seigneurs muets.	
FARINELLI, bouffon......	M. Videx.	Deux Pages muets.	
SCORULLO, bravo..	M. Desplaces.	Hommes du peuple, Gardes, Seigneurs.	
HÉLÉNA, sœur de Cavalcanti.	Mme Mésange.		

La scène se passe à Florence en 1537.

ACTE PREMIER.

Un salon au palais Ginori. Le fond est fermé par une galerie, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARINELLI, ANNITA.

Annita sort par un porte de droite.

ANNITA, *à la cantonade.* Oui, signora, soyez sans inquiétude, je vais chercher cette parure chez le joaillier Bartholoméo et je reviens de suite. (*Voyant Fariaelli qui s'est approché peu à peu.*) Ah !... le seigneur Farinelli? vous m'avez fait une peur...

FARINELLI, *accent italien très-prononcé.* Peur?... et depuis quand, carissima mia.

suis-je parvenu à vous inspirer ce sentiment. Le plus joli des garçons du duché Florentin (*il tourne sur les talons*) devrait-il faire peur à la fleur des caméristes?

ANNITA, *riant.* Ah ! ah ! ah! ah!... merci du compliment, signor, mais je suis pressée. (*Le contrefaisant.* Et la fleur des caméristes ne peut causer plus longtemps avec le plus joli des garçons du duché Florentin.

FARINELLI, *avec malice.* Ah ! oui... cette parure destinée à rehausser les charmes sexagenaires de la comtesse Ginori, la mère du comte Lorenzo (*Avec finesse.*) Elle ne peut avoir d'autre destination, et sa seigneurie étant la seule dame habitant ce palais.

ANNITA. Ah !... vous avez entendu ?

FARINELLI. Per Dio, mia cara, nous avons des yeux pour voir.

ANNITA. Et des oreilles pour écouter aux portes...

FARINELLI. Rusée ! (*Lui montrant une bourse.*) Cet or est à toi si tu me dis pour qui est cette parure... Crois-tu que j'ignore l'absence de la comtesse ?

ANNITA, *s'emparant de la bourse.* Donnez donc...

FARINELLI. Tu parleras...

ANNITA, *avec mystère.* Vous ne le direz à personne... Sachez donc que cette parure...

FARINELLI, *intrigué.* Eh bien !

ANNITA. C'est un cadeau que le seigneur Lorenzo veut faire.

FARINELLI, *même jeu.* A cette jeune fille qu'il tient ici cachée, la dérobant à tous les regards.

ANNITA, *mouvement, puis avec une feinte surprise.* Une jeune fille ?... Ah ! ah ! ah ! ah !... que vous méritez bien le titre de fou de son altesse... Mais non. . à sa mère, qui revient ce soir ; vous avez des oreilles qui vous ont bien servi.

FARINELLI, *piqué.* Tu me trompes, friponne.

ANNITA. Foi d'Annita.

FARINELLI. Ce qui veut dire fourberie, mensonge.

ANNITA, *riant.* Comme vous voudrez... Ah ! ah! ah' au revoir, signor.

FARINELLI, *la retenant.** Un moment... ma bourse ou un baiser.

ANNITA. Ni l'un ni l'autre.

FARINELLI, *voulant l'embrasser.* Par ma marotte, il ne sera pas dit que vous ayez ainsi joué un homme dont la puissance est plus grande que celle du duc même.

ANNITA, *se dégageant.* Il n'est que duc et vous êtes roi... Roi d'un grand royaume, j'en conviens... roi des fous... aussi un baiser de votre altesse serait trop d'honneur.

FARINELLI. Petite rusée... tu voudrais être en possession de cette faveur. Eh bien, je veux te la faire désirer, je ne veux plus de ton baiser.

ANNITA, *avec malice.* Au revoir seigneur... (*Revenant.*) Ne soyez pas barbare trop longtemps. (*A part.*) Cet homme ici ! hâtons-nous d'en informer le comte. (*Elle se retourne et en sortant.*) Au revoir, seigneur fou.

Farinelli la considère en réfléchissant.

SCÈNE II.

FARINELLI, *seul.*

Cette fille ne sait rien... on ne veut rien savoir... Alexandre aurait-il été frappé d'une vision, serait-il devenu subitement amoureux d'un fantôme qu'il aura cru voir à l'un des balcons du palais Ginori ?... Eh ! la chose est possible, il devient si fantasque, ce cher fils. Il fut un temps où une liste de proscriptions, quelques condamnations capitales avaient le pouvoir de le distraire... Mais il usa tant de ce moyen qu'il fut bientôt blasé sur ce point... Que faire, comment passer son temps? Eh ! corbœuf ! en faisant la cour à ses sujettes... la cour à sa manière; aussi donna-t-il tête baissé dans les enlèvements... Pères, frères, maris, voulurent faire les mauvaises têtes... il les fit couper... les têtes... Oh ! c'est un charmant prince que mon fils Alexandre... Hélas ! on se fatigue de tout, et sur ce second point... encore blasé... ce fut alors qu'il lui prit la fantaisie d'avoir un fou qui par ses bons mots fût toujours prêt à le distraire, à l'égayer... un homme d'esprit enfin capable de le faire rire, lorsque l'idée lui passe de se désopiler la rate et qu'il s'écrie avec douceur... Fou ! je veux rire... La tâche était rude... c'est ce qu'on pourrait appeler faire de l'esprit, être gai au commandement, exactement comme... (*Il fait le simulacre de porter un fusil.*) J'acceptai cependant, et me tirai passablement bien d'affaire; mais, corbœuf! je suis au bout de mes saillies, de mes moyens, et tenté de croire que ce damné duc est également blasé à l'égard de son fou; rien ne me réussit plus... le meilleur de mes bons mots ne peut le dérider, la plus spirituelle facétie ne peut le faire sourire, c'est au point qu'il me pousse parfois l'idée de le chatouiller pour voir si j'y réussirai... et tout cela, pourquoi?... parce qu'il est amoureux... amoureux d'une jeune fille, d'un ange qu'il prétend avoir aperçu à l'une des croisées de ce palais, d'une jeune fille qui doit être la fiancée ou la maîtresse du comte Lorenzo son cousin... et auquel, en qualité de bon parent qu'il déteste de tout cœur, il vent la souffler, dût-il s'ensuivre mort d'homme. . Quel bon prince que mon fils Alexandre...

* Annita, Farinelli.

Mais si je n'obéis pas ou si j'obéis mal, gare les plombs... où l'on meurt de chaleur et de soif... à moins qu'il se passe la fantaisie de me faire descendre dans un cachot noir et humide, au fond duquel je périrai infailliblement... Décidément, c'est un excellent prince que notre duc Alexandre.

SCÈNE III.

FARINELLI, LORENZO

LORENZO, *à part.* Le voici... (*Haut.*) L'aimable, le spirituel bouffon du duc au palais Ginori? Mais c'est miracle! qui peut me valoir une telle faveur?

FARINELLI, *à part.* Je reconnais à son air qu'il me voudrait voir au diable. (*Haut.*) La chose te semble singulière, n'est-il pas vrai? un roi envoyé en ambassade près d'un de ses sujets, et par un autre de ses sujets; ah! ah! ah!

LORENZO, *d'un ton comique.* Votre majesté me pardonnera si je n'accepte pas cette qualité dont elle veut bien me gratifier. (*A part.*) Que vient-il faire ici?

FARINELLI. Mon cher, dans ce siècle, rien ne ressemble plus à un fou qu'un sage; ainsi tu m'appartiens corps et âme, mon beau cousin.

LORENZO, *avec une impatience mal déguisée.* Mais... le motif de cette ambassade...

FARINELLI. Tu ne m'en voudras pas?... Le voici... Alexandre s'ennuie beaucoup aujourd'hui, ce pauvre ami, il se meurt de consomption .. pour le distraire je lui ai donné le conseil de venir ce soir souper avec toi... est-ce là une idée folle?

LORENZO, *vivement.* Est-il possible! le duc chez moi, au point où nous en sommes!

FARINELLI. J'étais sûr de te faire un immense plaisir. (*A part.*) Pauvre comte, il enrage.

LORENZO, *à part.* Allons, il faut se contraindre. (*Haut.*) En effet, un tel honneur!

FARINELLI. Tu le mériteras, si tu parviens à l'amuser un moment, ce cher duc.

LORENZO, *avec amertume.* Je le connais trop bien pour avoir cette prétention... mais si le prince le permettait, je me rendrais au palais ducal... on pourrait improviser une fête... un spectacle. (*A part.*) Comment l'empêcher de venir ici?

FARINELLI. Il n'y consentira pas; ce souper est pour lui du nouveau, tandis qu'au palais...

LORENZO. Je ne pourrai recevoir dignement son altesse.

FARINELLI. Non, te dis-je.

LORENZO. Mais encore..

FARINELLI. Tu veux m'obliger à parler... Eh bien, figure-toi, mon cher, que pour l'intriguer et le divertir, je lui ai forgé une histoire à ma façon. (*Riant.*) Je vais bien me moquer de lui... mais il faut pour cela que tu consentes à m'aider, la mystification sera complète.

LORENZO. C'est une prérogative dont il vous laisse user largement... je craindrais d'anticiper sur vos droits.

FARINELLI, *riant.* Ce bon fils, il me paye pour cela... Mais revenons à mon histoire. Figure-toi que j'ai mis dans la tête d'Alexandre...

LORENZO. Eh bien!...

FARINELLI. Que tu es amoureux à lier... oui, amoureux d'une jeune beauté que tu tiens cachée au fond de ce palais.

LORENZO, *à part.* Ciel!

FARINELLI, *riant.* Il a eu la bonhomie de me croire.

LORENZO. Mais c'est folie.

FARINELLI, *à part.* J'ai frappé juste... (*Haut.*) A ces mots Alexandre prit feu instantanément... comme une barrique de poudre. (*Riant.*) Il veut te contraindre à lui présenter cet ange d'innocence et de candeur... de ma façon.

Il observe Lorenzo.

LORENZO, *troublé.* Comment avez-vous pu croire...

FARINELLI, *même jeu.* Je te dis que tout ceci n'est qu'une plaisanterie; per Dio, je sais que tu n'as pas le temps de t'occuper d'amourettes. (*Avec emphase.*) Ah bien, oui, un homme sage. (*A part.*) Allons, serpent, mords dans l'ombre, tels sont tes ordres. (*Haut.*) Eh bien, tu ne ris pas?

LORENZO, *piqué et inquiet.* Cette plaisanterie est peu de mon goût, messire fou. Si Alexandre permet à son bouffon de tout faire et tout dire en sa présence, s'il l'autorise même à le rendre ridicule aux yeux de son peuple et de ses nobles, qu'il en soit ainsi; moi, je rougirais de m'associer à la mystification que vous préparez. Je suis prince du sang, monsieur, héritier du trône ducal, c'est vous en dire assez.

FARINELLI. De la colère... tu me ferais croire qu'Alexandre ne sera pas tant mystifié que tu veux bien le dire...

LORENZO. Oh! c'en est trop! dites à votre maître que je suis prêt à le recevoir, puisque telle est sa fantaisie, et faites-moi grâce de vos réflexions.

FARINELLI. Ah! ah! ah! ah! décidément, beau comte, tu es un homme perdu... je vois d'ici la figure que va faire le duc... Ah! ah! ah! le tour sera bon... tâche au moins que le souper le dédommage du déplaisir qu'il éprouvera de ne pas voir la belle (*mouvement de Lorenzo*) de mon invention... Veux-tu que je m'en occupe? ce sera plus sûr.

LORENZO. Assez, messer, assez encore une fois.

FARINELLI, *riant*. Corl œuf! Oui, c'est assez, puisque mon message est rempli... A ce soir, le plus fou des sages... à ce soir.

SCÈNE IV.

LORENZO, *seul*.

Plus de doute, ce misérable complaisant d'Alexandre aura découvert la retraite d'Héléna... il l'aura vue peut-être, et, frappé de sa beauté, en aura parlé à son digne maître, en excitant en lui le désir de la voir... de là cette fantaisie de se rendre ici, je n'en saurais douter... au palais Ginori... lui qui me hait autant que je le méprise... ce misérable bouffon... et voilà les hommes dont Alexandre s'entoure... Oh! malheur! malheur! .. chaque jour, le fruit de leurs abominables conseils, de leur débauche effrénée, est d'occasionner de nouveaux troubles, chaque jour de nouvelles calamités viennent frapper ce peuple qui souffre et maudit en silence celui qui lui fut imposé par Charles-Quint et Clément VII. Oh! mon serment, mon serment!... avoir sous les yeux de telles infamies et ne pouvoir agir... être témoin des souffrances sans cesse renouvelées d'un peuple que l'on est appelé à gouverner un jour, et ne pouvoir alléger ces souffrances. Oh! c'est horrible... Puisse le réveil de ce peuple opprimé ne pas être terrible... Mais je n'ai pas un moment à perdre, il faut qu'Héléna s'éloigne, qu'elle quitte ce palais avant ce soir; un regard d'Alexandre sur elle, si belle et si pure, serait l'arrêt de son déshonneur... Pauvre enfant, la plus chétive chaumière sera pour toi une retraite plus sûre qu'un appartement au palais Ginuri; le dernier des pâtres, un défenseur plus puissant que l'héritier de ce prince sans honneur.

SCÈNE V.

LORENZO, HÉLÉNA.

HÉLÉNA, *à la porte de droite*. Puis-je entrer ?

LORENZO, *bas*. C'est elle!

HÉLÉNA, *entrant*. Ne me gronde pas je savais que tu étais seul; oui, j'attendais là, derrière cette porte, que ce vilain homme se fût éloigné... Oh! qu'il est laid!

LORENZO. Quelle imprudence! pourquoi avoir quitté ton appartement?

HÉLÉNA. Je n'avais garde de me faire voir; mais le duc doit, dit Annita, venir ce soir au palais et cette nouvelle me remplit involontairement de terreur.

LORENZO, *bas*. Pauvre enfant! (*Haut.*) Moi aussi, cette visite me donne de l'inquiétude et me contrarie.

HÉLÉNA, *avec crainte*. En vérité?... Cependant ne puis-je comme d'habitude, lorsque tu reçois du monde, rester dans mon appartement?

LORENZO, *avec embarras*. Oui, sans doute, mais si cette fantaisie du duc, dont je ne puis dissimuler la haine, cachait un piége.

HÉLÉNA. Un piége!... allons, tu veux m'effrayer et te moquer de moi.

LORENZO, *même jeu*. S'il se doutait que la fille d'Andreo Cavalcanti, le martyr, est en ce moment au palais Ginori, lorsqu'il la croit partageant l'exil de son frère...

HÉLÉNA, *calme et souriant*. Une jeune fille conspire-t-elle? et ne suis-je pas ta fiancée?..

LORENZO, *soupirant*. Oui... ma fiancée... (*Avec feu.*) Mais est-il quelque chose de sacré pour cet homme? ce titre que je suis si heureux de te donner te sauvera de la mort sans doute, mais te préservera-t-il d'un malheur plus grand peut-être...

HÉLÉNA, *avec terreur*. Je ne puis te comprendre ..

LORENZO. Frappé de ta beauté, Alexandre voudra te voir à sa cour, et si tu savais ce qu'est la cour d'Alexandre... là, entourée de séductions, de piéges tendus à ton innocence, à ta crédulité, mon appui sera impuissant peut-être?...

HÉLÉNA, *après une longue pause et d'un air câlin*. De la jalousie... c'est mal: n'as-tu donc plus foi en moi? (*A elle.*) Ce doit être bien beau la cour...

LORENZO. Hélas! pourrais-tu éviter un danger que tu ne peux comprendre? juge alors quel serait mon tourment, ma douleur... mais il y va de ta tranquillité, de ton bonheur, et grâce au ciel, je puis éviter cette funeste rencontre... A l'instant même tu vas quitter ce palais.

HÉLÉNA, *troublée*. Partir!... mais qui me défendra contre ce danger que tu me fais pressentir?

LORENZO, *vivement*. Dès que tu seras loin d'ici, il n'existera plus; crois-tu donc que je cesserai de veiller sur toi, sur mon bien le plus cher? Demain Alexandre aura oublié cette fantaisie pour songer à d'autres folies... Allons, c'est une séparation d'un jour. Le couvent des Ursulines, dont ma tante est abbesse, sera pour toi une retraite aussi sûre qu'inviolable... Annita ne te quittera pas.

HÉLÉNA. Ce sera donc pour cette nuit seulement.... tu me le promets?

LORENZO. Hâte-toi... je veux moi-même

t'accompagner, et dois être de retour pour recevoir le duc.

HÉLÉNA. Tu le veux.... j'obéis. (*A elle.*) C'est égal, ce doit être bien beau la cour.

Il la reconduit lorsque entre Annita.

ANNITA. * Un étranger demande avec instance à parler à monseigneur.

LORENZO, *avec impatience.* Ne puis-je donc être seul un moment!... Qu'il entre. (*Annita fait un signe au dehors et descend la scène.*) (*A Annita.*) Annita, j'attends de vous aujourd'hui une preuve de dévouement: vous aimez votre maîtresse... je le sais, je crois donc pouvoir me reposer sur vous. (*A Héléna et la reconduisant.*) Dans un moment nous partirons.

Les deux femmes sortent.

SCÈNE VI.

STROZZI, LORENZO.

Strozzi, sur le seuil de la porte; il est entièrement couvert de son manteau.

STROZZI. Comte Lorenzo.... reconnais-tu ce poignard?

LORENZO. Grands dieux... cette voix?

STROZZI, *même jeu.* Te souvient-il de la nuit du 15 septembre 1535?... Oui, n'est-il pas vrai, car c'était une terrible nuit. Eh bien! ce poignard, c'est celui sur lequel tu juras de délivrer ta patrie de ses oppresseurs; c'est aujourd'hui le second anniversaire de cette nuit du 15 septembre... Le tribunal attend!

Il se découvre.

LORENZO. Strozzi!... Strozzi à Florence... c'est à peine si j'ose en croire mes yeux.... mais c'est votre tête que vous risquez...

STROZZI. Rassure-toi; grâce à ce déguisement j'ai pu parvenir jusqu'à toi. Lorenzo, les douleurs de l'exil sont devenues un trop lourd fardeau pour nous, il est temps de le déposer, il nous faut enfin justice et vengeance.

LORENZO, *troublé.* Que dites-vous, mon Dieu?

STROZZI. Décidés à jouer notre dernière partie, nous sommes venus à Florence pour la préparer. (*Avec feu.*) Nos têtes contre celle d'Alexandre, voilà l'enjeu.

LORENZO. Révoquez ces funestes paroles.

STROZZI. Qu'Alexandre meure, nous sommes sauvés et Florence est libre.

LORENZO. Qu'elle soit plutôt à jamais esclave que délivrée par un crime!

STROZZI. Malheureux! (*Avec douceur.*) Mais à ton tour, ce refus d'obéir c'est la mort pour toi... Crois-tu donc que l'inflexible tribunal te pardonne jamais?

LORENZO. Mieux vaut la mort que la honte et l'ingratitude.

* Lorenzo, Annita, Héléna.

STROZZI. Insensé..... la honte, tu oublies celle qui rejaillira sur toi, si tu apostasies tes frères, si tu foules aux pieds tes serments.

LORENZO, *bas.* Mon serment... Oh! puissé-je ne l'avoir jamais prononcé! (*Haut et vivement.*) Mais écoutez, ami, et jugez-moi. Oui, il est vrai, jadis révolté par l'horreur que m'inspiraient les exactions commises au nom de Clément VII, je ne craignis pas de jurer la perte de quiconque attenterait aux libertés, au bonheur de ma patrie. Bientôt Clément et Charles-Quint, fatigués d'oppressions, élurent un duc de Florence, leur choix tomba sur un membre de ma famille, sur Alexandre enfin, qui ne tarda pas à porter au comble les exactions de ceux qui l'avaient élevé au trône, et devint dès lors le tyran le plus exécrable, l'oppresseur le plus lâche, le débauché le plus infâme. Bientôt les familles les plus nobles et les plus considérées furent frappées de proscriptions; d'autres périrent en entier sur les échafauds; partout le meurtre, l'exil ou le déshonneur. Je sentis alors se réveiller en moi toute la haine que depuis longtemps je renfermais au fond de mon cœur, lorsqu'un horrible forfait vint l'accroître encore.

STROZZI. Le meurtre d'Andréo Cavalcanti, du père de ton Héléna.

LORENZO. Oui, et sur le cadavre même du martyr je jurai... je jurai comme j'avais juré peu de temps avant l'élection d'Alexandre, devant ce tribunal inflexible, de venger le père de celle qu'il m'avait désignée pour épouse. Alexandre est mon parent, je suis son successeur au trône; ce double titre devrait me le rendre sacré... Eh bien! je frapperais sans remords ce tyran impitoyable, si un obstacle invincible ne retenait mon bras.

STROZZI. Un obstacle?

LORENZO. Malgré sa haine pour moi, et l'ombrage que je lui porte... Jadis à Venise, il me sauva la vie.

STROZZI. Lui!!!... C'était donc pour te la rendre odieuse, tant il est incapable d'une noble action... Mais ce peuple qui souffre et met tout son espoir en toi?

LORENZO. A juste titre il me repousserait si je me présentais à lui souillé d'un double crime.

STROZZI. Seras-tu sourd à la voix de tes frères?

LORENZO. Qu'ils attendent ou se soumettent.

STROZZI, *furieux.* Oh! c'en est trop! attendre, dis-tu? attendre quand le désir de la vengeance vous brûle le cœur, quand tous les maux dont on peut accabler un peuple viennent fondre sur nous... Oh! c'est une horrible histoire que celle de ton duc..... il doit mourir, te dis-je.

LORENZO. Mais qui de vous osera donc le frapper?

STROZZI. Toi! car tel est l'ordre du maître.

LORENZO. Jamais... ma vie vous appartient; mais non pas mon honneur.

STROZZI. Mais si l'horrible malheur dont fut frappé l'infortuné Cellini venait t'accabler...

LORENZO * Oh! taisez-vous, taisez-vous.

STROZZI. Me taire.... Héléna est ici, je le sais. Qu'Alexandre l'aperçoive, elle est perdue; qu'Alexandre la trouve belle, et ta fiancée est déshonorée.

LORENZO, *hors de lui.* Oh! mais je le tuerais alors, car il m'aurait enlevé un bien mille fois plus précieux que celui qu'il m'a conservé.

STROZZI Et ce que tu ferais pour une femme, tu refuses de le faire pour ta patrie en deuil!

LORENZO. Je refuse.

STROZZI. Mais c'est la mort pour toi.

LORENZO. Je le sais... et l'attends sans trembler.

STROZZI. Sois donc maudit, et que notre sang retombe sur toi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAVALCANTI. **

CAVALCANTI, *qui a entendu les dernières répliques.* Parmi les nobles Florentins déportés à Venise, ne se trouve-t-il donc pas un bras assez fort pour venir en aide à celui qui faiblit?

LORENZO. Cavalcanti! à Florence,.... Oh! mais c'est une illusion....

CAVALCANTI, *à part* Allons, puisqu'il le faut, sachons-lui déguiser la vérité... (*A Lorenzo.*) Eloigne cette surprise; oui, Cavalcanti, qui à ton exemple, oubliant les injures qui lui furent prodiguées (*avec effort*), oubliant que son vieux père fut torturé, puis assassiné par ordre du duc, a voulu revoir sa ville natale; Cavalcanti enfin, qui sacrifie sa haine et sa vengeance au bonheur de sa sœur. (*A part.*) Pardonnez-moi, mon père.

STROZZI. Lui aussi! Oh! trahison...

LORENZO. Est-il possible? Merci, mon Dieu, pour ce jour de bonheur.

STROZZI.*** A mon tour, je vous dirai merci, mon Dieu, pour m'avoir dévoilé les traîtres qui abandonnent si lâchement notre sainte cause.

CAVALCANTI. Vous êtes sévère dans vos jugements, messire comte. (*Bas à Strozzi.*) Ce soir, à la huitième heure, dans la Via Larga.

Mouvement de joie de la part de Strozzi.

LORENZO, *à Strozzi.* Puissiez vous un jour me comprendre et me pardonner!

STROZZI. Te pardonner!... Je t'aimais, Lorenzo.... Souviens-toi que d'un traître à un meurtrier la distance est peu grande ..... Adieu. Je te pardonne. Quant à moi, dont la vie touche à sa fin, semblable aux gladiateurs qui jadis mouraient sur la tombe des empereurs, gladiateur de la liberté, j'expirerai sur son cadavre.

LORENZO. Strozzi...

STROZZI, *en sortant.* Adieu... puissent tes frères ne pas te maudire! puissent-ils ne pas faire rejaillir sur toi le sang qui va couler!

Il sort.

SCÈNE VIII.

LORENZO, CAVALCANTI.

LORENZO. Strozzi!. ... il ne m'entend plus.

CAVALCANTI, *à lui-même, et avec intention.* Maudit. ... que le sang versé retombe sur toi.

LORENZO. Oui, ce sont les paroles qui furent prononcées lors de ce terrible serment; elles bourdonnent sans cesse à mes oreilles.

CAVALCANTI. Cette mission était trop grande pour nous qui avions trop préjugé de nos forces... Ah! il eût été beau et grand d'être cités dans l'histoire comme les libérateurs de Florence, et cette gloire, comme moi, tu l'as rêvée un moment......

LORENZO. La patrie.... vain mot qui remplit la bouche de mille et se trouve dans le cœur d'un seul, et qui pour ces nobles se traduit par celui-ci... Ambition.

CAVALCANTI. Malheureux!!! (*A part.*) J'allais me trahir.

LORENZO. Mais je veux être tout entier au bonheur de te revoir...

CAVALCANTI, *à part.* Lâche! (*Haut.*) Tu as raison; chassons ces tristes idées, oublions Strozzi et ses fureurs, pour ne nous occuper que de nous, de ma sœur, que je voudrais déjà avoir pressée sur mon cœur.

LORENZO, *redevenu sombre.* Tu me comprends, et sais ce qu'a d'horrible l'ingratitude.

CAVALCANTI. Encore... Ne vois-tu pas que je brûle de savoir ce qui s'est passé ici pendant mes longs jours d'absence?... Ma sœur, mon Héléna, réponds, où est-elle? Comme elle doit être belle maintenant!

LORENZO. Belle.... Oh! oui, belle comme le sont les anges, et bonne.... Mais, grand Dieu! j'y pense...

* Lorenzo, Strozzi.

** Lorenzo, Cavalcanti, Strozzi.

*** Lorenzo, Strozzi, Cavalcanti.

CAVALCANTI. Qu'as-tu donc ?

LORENZO. Et moi qui avais oublié...

CAVALCANTI. Explique-toi...., D'où vient cette inquiétude ?

LORENZO. Ce danger qui la menace... mais j'ai tout prévu, tout disposé..... Ecoute, car nous n'avons pas un moment à perdre, et le couvent.....

CAVALCANTI. Un couvent, un danger qui menace ma sœur ! mais parle donc, car tu me feras devenir fou... Au nom du ciel ! explique-toi... Ce danger quel est-il ?... Héléna, qu'est-elle devenue? où est-elle ? Parle, ou je ne réponds plus de moi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HÉLÉNA. *

HÉLÉNA, *croyant Lorenzo seul.* Mon ami, je.... (*Voyant Cavalcanti.*) Ah ! mon frère !

Elle se précipite dans ses bras

CAVALCANTI. Héléna !!.. Ma sœur chérie! (*Tendant la main à Lorenzo.*) Merci à toi, qui as fidèlement veillé sur le dépôt sacré que je t'avais confié. (*A part.*) Hélas ! pourquoi ne puis-je lui pardonner!

LORENZO. N'est-elle pas mon bien le plus cher?

Mouvement de Cavalcanti.

HÉLÉNA. A Florence, quand ta tête mise à prix...

CAVALCANTI. Condamné, oh! oui ; mais rassure-toi, ma sœur, tout sera pardonné ; Lorenzo m'aidera à rentrer en grâce près du grand duc.

LORENZO, *à part.* Puisse-t-il être sincère!

HÉLÉNA. Que je suis heureuse !

Bruit de clairons au dehors.

LORENZO, *avec terreur.* ** Entendez-vous? Alexandre entre au palais.

CAVALCANTI. Le duc chez toi ! (*A part.*) Allons, du courage; si je m'humilie, c'est pour te venger, mon père. (*Haut, et montrant un papier.*) Voici ma soumission. (*Avec ironie.*) Et la recommandation du roi des rois, du célèbre Arétin, du cinquième Évangéliste (*à part*), comme ils n'ont pas honte de l'appeler (*haut*), me fera trouver grâce devant son altesse... A bientôt, bonne petite sœur.

LORENZO, *** *arrêtant Héléna, avec frayeur et embarras.* Rentrer dans son appartement !.... elle n'y serait pas en sûreté ; Héléna doit quitter ce palais à l'instant même.

CAVALCANTI, *surpris.* Quitter le palais ?.. mais le motif...

* Lorenzo, Cavalcanti, Héléna.

** Cavalcanti, Lorenzo, Héléna.

*** Lorenzo, Cavalcanti, Héléna.

LORENZO. Il le faut, te dis-je... demain je t'expliquerai....

CAVALCANTI. Je comprends tout maintenant, et cette terreur et ton embarras... Oh ! honte ! la fiancée du comte Lorenzo n'a pas même droit au respect de son souverain. (*Avec dépit.*) Et voilà l'homme dont la vie t'est si précieuse, le tyran pour lequel tu viens de renier tes frères!

LORENZO. Cavalcanti ! ! silence, au nom du ciel...

CAVALCANTI. Me taire.... oh ! non, toute feinte est désormais inutile. Héléna ne doit plus quitter son frère, car Héléna est fille du martyr Andréo Cavalcanti, et tu es impuissant à la défendre.

Il veut emmener Héléna.

LORENZO. Mais, au nom du ciel.....

Bruit de clairons.

CAVALCANTI. Ecoute..... Ton duc fait son entrée au palais Ginori, c'est à nous d'en sortir.

LORENZO, *tombant sur un fauteuil.* Oh ! c'est trop de honte à la fois !

HÉLÉNA. Lorenzo ! ! (*Cavalcanti réprime son mouvement.*) Protégez-moi, mon Dieu !

Cavalcanti l'entraîne ; au moment où ils sortent, Farinelli entre par la galerie et s'arrête surpris en voyant une femme s'éloigner.

FARINELLI. Que vois-je ! (*Il fait signe à un Page, et lui donne un papier sur lequel il a écrit un mot au crayon.*) J'ai fait lever le gibier, il s'agit d'en suivre la piste... Décidément, si la métempsycose a lieu, je reviendrai chien de chasse... Suivons la belle.

Il sort.

SCENE X.

LORENZO, *assis à la table.*

Lui aussi me trompait... lui aussi n'a pas abandonné ses idées de vengeance... Mais pourquoi cette dissimulation ?... Malgré moi je tremble... Funeste hésitation qui me rend l'existence odieuse. Si je cède à leurs instances, légitimées par un affreux serment, mon nom est à jamais flétri, exécré, la tombe même ne pourra l'engloutir. Si je résiste, et tel est mon devoir, bafoué, méprisé comme parjure, partout ils me jetteront au visage ces mots exécrables : Judas, que le sang des martyrs retombe sur ta tête maudite !... Oh ! c'est affreux... Héléna, si noble et si belle, perdue pour moi, perdue à jamais !... Maudite destinée, que ne puis-je te briser!. . . .

. . . .

Allons, esclave, reprends la chaîne que tu n'oses rompre ; à toi le masque, puisque tu n'oses marcher visage découvert.

SCÈNE XI.

LE DUC, LORENZO, SEIGNEURS, GARDES, *au fond;* DEUX PAGES.

LE DUC. Ma visite a lieu de vous surprendre, messire comte... C'est à l'ambassadeur que je vous ai envoyé qu'il faut reprocher le dérangement que je vous cause... lui pardonnerez-vous cette indiscrétion?

LORENZO. Lui pardonner... je lui dois au contraire des remercîments...

LE DUC. Quoique rares, Farinelli a cependant ses moments de lucidité; aussi a-t-il profité d'un éclair de raison pour me reprocher le peu d'amitié qui existe entre nous..

LORENZO. Monseigneur! (*A part.*) Où veut-il en venir?

LE DUC. J'ai franchement reconnu mes torts; voulant les réparer, j'ai cédé à ses vives sollicitations, et suis venu... me tiendrez-vous rigueur?

LORENZO. Un tel doute, lorsque votre altesse ne peut avoir oublié qu'une vive reconnaissance...

LE DUC, *d'un ton patelin.* Vous pensez encore à cette rencontre... Je vous ai sauvé la vie, il est vrai, mais le hasard a tout fait dans cette circonstance. (*A part.*) Oui, le hasard. (*Haut.*) Ne m'en sachez donc aucun gré. (*Aux Seigneurs.*) Allez, mes seigneurs. (*Les Seigneurs sortent.*) Tenez, comte, changeons de conversation, si vous ne voulez que l'ennui qui m'accable depuis ce matin ne vienne me poursuivre jusqu'ici.

LORENZO. Qu'est-il arrivé à votre altesse?

LE DUC. D'abord, une rodomontade de Vitelli, mon capitaine des gardes, serviteur dévoué, j'en conviens, mais insupportable à périr; il prétend que nous devrions permettre aux exilés de rentrer à Florence. (*Se levant avec colère.*) * Mais il n'en sera pas ainsi, et malheur à celui d'entre eux qui osera mettre le pied en Toscane!... (*Avec intention.*) Fût-ce même le seigneur Cavalcanti.

LORENZO. Cependant, si votre altesse voulait...

LE DUC, *avec force et colère.* Silence, comte! j'ai pardonné en commuant la peine, cette fois ce serait la mort... (*Changeant de ton.*) Mais au diable les affaires, et parlons de vos amours... Oh! Farinelli m'a tout dit.

LORENZO. Je ne puis comprendre...

LE DUC. Allons, cher comte je ne me présente pas ici en rival, encore moins en conquérant...

LORENZO. Mais je suis prêt à affirmer à votre altesse qu'aucune femme...

LE DUC. N'habite ce palais. (*Prenant la mantille oubliée par Héléna, et la lui présentant.*) Est-ce là une pièce d'une de vos armures? Ah! ah! ah! ah! qu'en dites-vous?

LORENZO, *avec explosion.* Je dis que Farinelli est un infâme, que je châtierai comme il le mérite!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FARINELLI, SEIGNEURS, LES PAGES. *

FARINELLI, *entrant en riant.* Ah! ah! ah! ah! Bravissimo, Lorenzino... pour infâme... non: menteur quelquefois, ceci fait partie de mes attributions.

LORENZO, *à part.* La patience me manque.

FARINELLI, *à Alexandre.* Le moyen de te faire rire, de t'amuser sans mentir. (*A Lorenzo.*) Demande à Alexandre s'il serait toujours bien récréatif pour un prince d'entendre la vérité; ce serait pour lui du fruit nouveau, je l'avoue... mais ce fruit-là serait parfois diablement amer.

LE DUC, *gaîment.* Allons, courage, mets-toi en verve, prince des fous, fais en sorte qu'aux yeux de la belle maîtresse de Lorenzo, ta laideur s'éclipse sous les traits de ton esprit.

LORENZO, *à part.* Strozzi, Strozzi, pourquoi m'avez-vous quitté!

FARINELLI, *à Alexandre.* Oh! oh! comme nous y allons, mon fils!... Ma laideur, dites-vous? corbœuf, je suis plus beau et surtout plus droit que toi; j'en ferais volontiers juges toutes nos belles Florentines.

LE DUC, *riant.* En taillant avec une bonne lame ce qu'il y a de trop sur cette épaule, on parviendrait peut-être au résultat que tu désires. Ce moyen serait bon, si ce surcroît d'embonpoint pouvait servir à engraisser ces jambes grêles.

FARINELLI. En vérité, tu deviens plaisant sans t'en douter, mon fils; et je me verrai contraint de faire échange de ma couronne contre la tienne, si tu persistes à être si spirituel. Oh! une idée... Nous allons ici tous trois renouveler le jugement de Pâris; la belle de Lorenzo décidera la question... Je gage que c'est à moi qu'elle donnera la pomme.

LORENZO, *avec colère.* Farinelli!!

LE DUC, *à Lorenzo.* Voyons, beau cousin, quittons cet air boudeur... Nous te la laisserons, cette beauté merveilleuse... nous ne voulons que l'admirer.

FARINELLI. Ah! ah! ah! ah! Oui, de par Dieu, tu la lui laisseras, je le jure, corbœuf!

LE DUC, *à Lorenzo.* Il faut s'exécuter, ou nous ordonnons une perquisition.

* Lorenzo, le Duc.

* Lorenzo, Farinelli, le Duc.

LORENZO, *hors de lui.* * Oh ! c'en est trop ; une telle plaisanterie dégénère en outrage, monseigneur.

FARINELLI, *riant.* De la mauvaise humeur?... Moque-toi donc plutôt de lui... Vois comme il prend feu... Tout à l'heure il rugira de colère en ne trouvant ici d'autre femme que la vieille caméristc de ta mère.

LEDUC. ** Que veux-tu dire, serpent maudit?

FARINELLI. Que tu m'as défié de te mystifier, et que je crois y avoir réussi. Le sage des sages avoir une maîtresse, fi! C'est bon pour un débauché comme toi, mon fils... *** Lorenzo n'a pas plus de maîtresse que moi... Que dis-je ! je crois qu'il en a beaucoup moins.

LORENZO, *à part.* Que signifie....

LE DUC. Tu mériterais de périr sous le bâton.

FARINELLI, *bas au Duc.* Dans un moment tu la verras. (*Haut.*) Allons, à ton tour, quitte cet air boudeur; à défaut de maîtresse, un repas divin, dont j'ai surveillé les apprêts, nous attend dans la salle des banquets... Il nous sera servi par d'enchanteresses odalisques ; elles sont de mon choix — ce sont mes filles, à moi.

ALEXANDRE. Merci... si elles sont faites à ton image.

FARINELLI. Ceci est méchant, beau duc ; mais, écoute : grâce à un des ordres en blanc dont ta grandeur veut bien me gratifier parfois, je vous ai ménagé la surprise d'une petite scène attendrissante.

LE DUC. Que veux-tu dire?

FARINELLI. Corbœuf! tu es impatient comme un coursier d'Andalousie dont l'oreille est frappée par des sons guerriers.

LE DUC. Si tu m'as trompé...

FARINELLI. Malheur à moi... Mais, dans le cas contraire, cette belle chaîne m'appartient. (*Il détache la chaîne.*) Je la prends d'avance. (*On entend une grande rumeur au dehors, des Gardes entrent.*) (*A part.*) Oh! oh! ce bruit m'annonce que ma ruse a réussi.

* Farinelli, Lorenzo, le Duc.
** Farinelli, le Duc, Lorenzo.
*** Le Duc, Farinelli, Lorenzo.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CAVALCANTI, *puis* HÉLÉNA*.

UN PAGE, *annonçant.* Le chevalier Gaddo Cavalcanti.

LORENZO, *bas.* Grand Dieu!... mais elle...

HÉLÉNA, *entrant par la porte de côté.* Et la comtesse Héléna, sa sœur.

LORENZO. Infâme Farinelli !

FARINELLI, *à part.* Sa sœur ! Maladroit, qu'ai-je fait ?

ALEXANDRE, *à part.* Il a osé. Malheur à lui !

CAVALCANTI, *à part.* Soutiens mon courage, mon père.

Il s'agenouille et présente ses papiers au Duc, qui les reçoit sans perdre de vue Héléna.

LE DUC**. Relevez-vous, chevalier; nous verrons de quelle manière nous devons apprécier cette soumission.

CAVALCANTI, *après s'être relevé, à Lorenzo.* Cette trahison te coûtera cher.

FARINELLI, *bas.* S'il pouvait la trouver laide! (*Bas au Duc.*) Que t'en semble?

LE DUC, *bas à Farinelli.* Divine...

FARINELLI, *après un mouvement.* Demain elle est à toi.

* Farinelli, le Duc, Cavalcanti, Héléna, Lorenzo.
** Farinelli, le Duc, Héléna, Cavalcanti, Lorenzo.

ACTE DEUXIEME.

Une salle basse dans une vieille maison. — Au fond, une porte en ogive, et une croisée de chaque côté. — Portes à droite et à gauche; une lampe suspendue éclaire la scène.

SCENE PREMIÈRE.

HÉLÉNA, ANNITA.

Annita ouvre la porte du fond et fait entrer la jeune fille.

ANNITA. Entrez, signora... nous n'avons plus rien à craindre; voici bien la maison qui nous a été désignée par votre frère comme étant celle qu'il habite.

HÉLÉNA. Cette porte restée ouverte, cette lampe qui brûle...

ANNITA. Sont des indices certains que votre frère n'a pu s'éloigner...

HÉLÉNA. Oui... tu as raison... Mon Dieu, comme je tremblais en parcourant toutes ces rues sombres et étroites!

ANNITA. Mais qui a pu vous porter à cette démarche? car jusqu'alors je n'ai pu savoir...

HÉLÉNA. Silence! ne m'as-tu pas fait la promesse de ne pas m'interroger ?

ANNITA. Pardon, signora... permettez-moi de vous dire que votre frère a fait choix

d'un bien vilain quartier... et d'une singulière demeure.

HÉLÉNA. * La demeure d'un proscrit dont les biens furent saisis par les persécuteurs de sa famille... Ma pauvre Annita, celui qui habite depuis quelques heures seulement cette triste maison... a bien souffert.

ANNITA. Voilà que, sans le vouloir, je vous aurai attristée... (*Elle pousse une porte.*) Ah!... voici sans doute la chambre à coucher... (*A part.*) Elle n'est pas gaie. (*Haut.*) Voulez-vous vous y reposer un moment?

HÉLÉNA, *sans répondre, assise.* Es-tu bien sûre que ce n'est pas à nous qu'en voulaient ces hommes qui semblaient nous épier?..... ils ne nous ont quittées qu'au détour de cette rue.

ANNITA. Quelle idée!... combien vous êtes ingénieuse à vous tourmenter! mais aussi, pourquoi venir seule ici... la nuit?

HÉLÉNA. Encore!... (*A part.*) Oh! c'est qu'il le fallait, c'est qu'il y va des jours de mon frère... Mais quand je songe à ce te fuite du palais, à cette présentation au bal de la cour, aux ordres d'Alexandre... tout mon sang se glace dans mes veines... je tremble alors... j'ai peur.

ANNITA, *qui, revenant vers Héléna, remarque son trouble.* Mon Dieu, qu'avez-vous encore?... vous voilà plus tremblante que jamais.

HÉLÉNA. Non... rassure-toi, ce n'est rien.

ANNITA. Le seigneur Cavalcanti ne peut tarder à revenir... j'espère qu'il parviendra facilement à dissiper vos craintes. (*A part.*) Il tarde bien et je commence aussi à avoir peur, moi.

HÉLÉNA. Oui... cependant cette absence m'inquiète malgré moi.

ANNITA. Si vous vouliez consentir à vous reposer un moment dans cette chambre, pendant ce temps je verrais au dehors.

HÉLÉNA. Oh! garde-toi bien de sortir!

ANNITA. Tranquillisez-vous... je ne suis pas assez résolue pour aller bien loin... Eh bien, que dites-vous?

HÉLÉNA. Allons, j'y consens. (*A part.*) Mon Dieu, faites que les malheurs que je pressens ne viennent pas m'accabler!

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FARINELLI.

ANNITA, *à la cantonade.* Rassurez-vous, ma bonne maîtresse, je reviens de suite.

Elle va vers la porte.

FARINELLI, *à la fenêtre à droite, pendant qu'Annita conduit sa maîtresse.* Si je ne me suis trompé, ce doit être ici. Diable de duc, qui s'avise de se servir de moi comme il le ferait d'un limier... (*Elle va vers la porte.*) Ah!... c'est la camériste... je vous tiens donc, mes belles.

Il disparaît.

SCÈNE III.

ANNITA, *seule.*

Pauvre demoiselle, comme elle tremble!... mais c'est qu'elle n'a pas tort. (*Elle regarde autour d'elle.*) Moi aussi, je crois que j'ai peur... toutes deux seules ici. Ma maîtresse n'a que trop bien deviné, c'était nous que ces hommes s'obstinaient à suivre. Grâce à la connaissance du passage qui conduit à la Via Larga, je suis parvenue à nous dérober à leurs poursuites... ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il m'a semblé voir se dessiner sur les murailles l'ombre de la bosse de sa majesté Farinelli. Ce vilain fou est bien capable d'avoir voulu me jouer quelque méchant tour. Ah! mon Dieu! on a frappé, je crois; si c'était le fou... je ne veux pas qu'il sache que ma maîtresse est ici... oh! ce ne peut être lui. (*On frappe de nouveau.*) Encore!... voilà la peur qui me galope de plus belle... C'est bien, on y va... Je suis folle... c'est le seigneur Cavalcanti, ce ne peut être que lui.

Elle va ouvrir.

SCÈNE IV.

ANNITA, FARINELLI.

ANNITA. Ah!

FARINELLI, *à part.* C'était bien elle... (*Haut.*) Annita!

ANNITA, *à part.* De l'audace, ou je suis perdue s'il me croit seule ici. (*Haut.*) Qu'y a-t-il dans cette rencontre qui doive tant vous surprendre, monseigneur? (*A part.*) C'était l'ombre de sa bosse.

FARINELLI. Mais rien, en effet.

ANNITA. C'est qu'il m'avait semblé...

FARINELLI. Que j'étais surpris... mais non... J'ai dit Annita! c'était de la joie, du bonheur, ma charmante.

ANNITA. En vérité?

FARINELLI. Foi de prince des fous, et je me félicite de la rencontre, car tu vas m'apprendre à qui appartient cette masure. Ce n'est pas sans raison, friponne, que tu t'y trouves à cette heure de nuit... Allons, parle, je suis indulgent pour les péchés d'amour... car je suis un grand pécheur, ma chère.

ANNITA, *le repoussant.* Quelle idée!... Tout beau, maître fou. (*Avec finesse.*) De

* Annita, Héléna.

mon côté, je serais assez curieuse de savoir ce que vient faire un si haut et si puissant seigneur, et à cette heure de nuit, chez mon frère, le condottiere Bartutcio. (*A part.*) Je sais mentir quand il le faut.

FARINELLI, *à part.* Elle me trompe... (*Haut.*) Bartutcio! per Dio, voilà un heureux hasard!... Bartutcio... mais ce doit être l'homme qu'il me faut... oui, c'est bien l'homme que je cherche. (*A part.*) Que de peine pour préserver ma mauvaise tête!... (*Haut.*) Avec toi, cara mia, je préférerais cette masure au palais ducal.

ANNITA. Pour combien d'heures, monseigneur? prenez garde... Francesco ne plaisante pas.

FARINELLI, *voulant l'embrasser.* Allons, ne te fâche pas... et puisque la sœur refuse mon amour, le frère acceptera probablement quelques ducats en échange du service que je viens lui demander; c'est par ordre du duc... conduis-moi vers ton frère.

ANNITA, *troublée.* Mon frère... est absent et ne rentrera qu'au jour.

FARINELLI. Voilà qui est contrariant... mais quelle terreur s'empare tout à coup de tes sens? Tu me trompes, et je veux m'assurer moi-même...

ANNITA. Sur l'honneur, messer, je dis vrai.

FARINELLI, *à part.* Plus de doute, elle est là... (*Haut.*) Oh! je vois ce que c'est... avoue-le, l'heureux mortel auquel tu donnas cette nuit rendez-vous dans cette maison...

ANNITA. Eh bien?

FARINELLI. Il est dans cette chambre, je l'aurai effarouché, le pauvre amoureux.

ANNITA, *vivement.* Oh! je vous jure, messer...

FARINELLI. Que tu es seule... alors j'obtiendrai ce que tu me refuses depuis si longtemps, un baiser et je me retire.

ANNITA. Par exemple! prenez garde ou j'appelle.

FARINELLI. Tu n'es donc pas seule? peu importe, et puisque tu ne veux pas accorder ce baiser, je deviens plus exigeant, il m'en faut deux.

ANNITA. Non pas, s'il vous plait, ni un ni deux.

FARINELLI. Trois, ou je reste.

ANNITA. Quel entêtement!

FARINELLI. Consens ou je double la somme.

ANNITA. Eh bien! prenez-en quatre et partez de suite. (*A part.*) Il serait capable d'aller jusqu'à la douzaine. (*Il l'embrasse.*) C'est pour sauver la signora.

FARINELLI.* Quand je te disais que tu briguerais toi-même un jour cette faveur de m'embrasser. (*Il va vers la porte de la chambre.*) J'exécute le traité.

* Farinelli, Annita.

ANNITA, *vivement.* Où va donc votre majesté?

FARINELLI. Per Dio, ma toute belle, tu m'as enlevé le peu de raison qui me restait. Au revoir, mia cara. (*Il fait un signe d'adieu.*) Mon fils Alexandre me fait faire là un bien vilain métier.

SCÈNE V.

ANNITA, *puis* LORENZO.

ANNITA. Enfin!... il était temps... le vilain bossu... il m'a fait une frayeur... c'est qu'il est entreprenant comme pourrait l'être le plus joli garçon de la Toscane... Mais que venait-il faire ici?... oh! quelque nouvelle folie du duc à satisfaire sans doute... il est bien loin, c'est tout ce qu'il me faut.

LORENZO, *entrant vivement.** C'est toi, Annita? ta maîtresse, où est-elle? parle, parle vite!

ANNITA. Rassurez-vous, messer... la signora est là, dans la chambre de son frère.

LORENZO. Enfin je la retrouve... cette maison, dis-tu...

ANNITA. Est celle qu'a louée messer Cavalcanti.

LORENZO, *à part.* Oui... c'est pour le voir qu'elle a commis cette imprudence. (*Haut.*) Mais dis-moi, messer Cavalcanti serait-il avec sa sœur?

ANNITA. Ma maîtresse est seule.

LORENZO. Préviens-la donc de mon arrivée et laisse-nous.

ANNITA. J'obéis, messer.

Elle sort par la gauche.

LORENZO. Se hasarder ainsi à cette heure dans cet horrible quartier, quelle imprudence!... Mais quel motif a pu porter Héléna à tenter cette démarche?... c'est par ordre de son frère peut-être... que lui voulait-il? Oh! depuis la scène qui s'est passée hier, pour moi plus un moment de repos!

SCÈNE VI.

HÉLÉNA, LORENZO.

HÉLÉNA. Lorenzo!...

LORENZO. Mon Héléna... je te revois enfin, toi, l'objet de tous mes rêves d'amour et de bonheur, combien tu m'as donné d'inquiétude et de tourment!

HÉLÉNA. J'ai été cruelle, je l'avoue, mais tu me pardonneras...

LORENZO. Quitter ainsi le palais de ma mère, seule, la nuit... mais dans quel but?

* Annita, Lorenzo.

HÉLÉNA. Je devais voir Cavalcanti cette nuit même... demain il eût été trop tard peut-être.

LORENZO. Trop tard!... je ne puis te comprendre... mais contre ce danger qui te menace ne pouvais-tu réclamer l'appui de ton fiancé? Mon Héléna, j'ai vu le duc et lui ai tout avoué, mon amour et mes espérances... Eh bien, cet amour il l'approuve, et bientôt...

HÉLÉNA. Arrête!... toi mon fiancé! Hélas! jamais Cavalcanti ne consentira à donner sa sœur à celui qui se dit l'ami, le favori d'Alexandre. Le duc approuver notre amour... c'est impossible.

LORENZO. Mais d'où te vient cette terreur?... Au nom du ciel explique-toi.

HÉLÉNA. Si tu savais combien mes craintes sont horribles... Mon Dieu! que l'incertitude est un affreux tourment... Mais je dois parler, tout te dire, car tu le sauveras, toi, tu le sauveras malgré lui... tu le sauveras, car c'est Dieu qui t'a conduit ici pour remplir cette sainte mission.

LORENZO. Calme cette agitation...

HÉLÉNA. Me calmer, quand l'échafaud se dresse pour mon malheureux frère... Dis-moi maintenant si je puis croire que le duc approuve notre amour.

LORENZO. Héléna!

HÉLÉNA, *vivement*. Sache donc qu'en se présentant ce matin au palais Ginori, Cavalcanti était guidé par un tout autre désir que celui d'y revoir sa sœur... Ah! mon ami, qui pouvait me faire penser qu'un jour je verrais mon frère se réjouir d'espoir de se rendre criminel!

LORENZO, *à part*. Oui, cet affeux serment que lui aussi prononça. (*Haut.*) Mais qui a pu te dire...

HÉLÉNA. Lui-même s'est chargé de ce soin...Oh! j'entends encore ces funestes paroles sortir de sa bouche... Héléna, me dit-il en me quittant, il faut faire taire cet amour qui parle si haut à ton cœur... Pauvre sœur, si jeune et avoir déjà tant souffert... Oh! mais ton âme a mûri vite au milieu de tant de douleur, et tu peux, tu dois me comprendre. Tu le sais, Alexandre a fait assassiner notre vieux père, tu as vu massacrer ce noble vieillard presque dans tes bras d'enfant... Eh bien! le temps est venu où mon poignard doit le venger.

LORENZO. Cette réconciliation n'était donc que feinte, je devais m'y attendre.

HÉLÉNA. Il aura pensé que la dissimulation seule pouvait empêcher son projet d'échouer; de là l'accueil qu'il te fit hier, quand au fond du cœur il conservait pour toi une haine implacable. Juge quelle fut mon inquiétude, lorsque ce soir ce billet me fut remis.

Elle le lui donne.

LORENZO, *lisant*. « Mon Héléna, demain Dieu aura permis que le martyr de la Toscane soit vengé... Florence sera libre, ou ton frère aura cessé de vivre... Adieu, ma sœur; du haut du ciel je veillerai sur toi, comme le fera sur cette terre le comte Strozzi, auquel je te confie. » (*A part.*) Strozzi, toujours Strozzi!

HÉLÉNA. A peine j'eus pris connaissance de ce fatal écrit, que, seule, je quittai le palais; je voulais voir mon frère, me jeter à ses pieds, le supplier de renoncer à cet horrible projet, car si notre père en mourant lui fit jurer d'être le soutien de son Héléna.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAVALCANTI, *puis* STROZZI*.

CAVALCANTI. Il lui ordonna aussi de vivre pour la vengeance.

HÉLÉNA. Cavalcanti!

LORENZO, *bas*. C'est lui!...

CAVALCANTI, *à Hélène*. Est-ce donc ainsi que tu sais obéir à ton frère! (*A Lorenzo.*) Quant à vous, monseigneur, quelle que soit la surprise que me cause la présence de ma sœur en ces lieux, elle ne saurait égaler celle de vous voir l'y accompagner.

LORENZO. Héléna vient ici chercher un frère, ne puis-je espérer y rencontrer un ami?

CAVALCANTI, *avec mépris*. Un ami... oui... jadis, il est vrai, nous fûmes unis par ce lien sacré, que tu sus rompre et dont je rongis aujourd'hui.

LORENZO. Cavalcanti!

CAVALCANTI. Tu as voulu me revoir, dis-tu? écoute-moi donc, car je te dirai, tu es venu ici non pour y accompagner cette jeune fille qui s'y est rendue seule, je le sais; tu t'y trouves, toi, parce que sous le vain prétexte de me demander l'accomplissement d'une promesse faite par ma mère mourante, tu n'as d'autre but que celui d'épier mes actions, de sonder mes plus secrètes pensées.

HÉLÉNA. Mon frère!...

CAVALCANTI. Eh bien! cette promesse ne s'accomplira pas, non... car elle ignorait, la pauvre femme, qu'en te confiant sa fille, c'était la vouer à la honte et à l'infamie.

HÉLÉNA. Mon Dieu!

LORENZO. Oh! tais-toi! tais-toi!

CAVALCANTI. Tu connaîtras toute ma pensée... après l'apostasie, la délation, n'est-il pas vrai? Après la honte d'avoir violé le serment d'affranchir ta patrie des exactions d'un tyran qui l'opprime... l'infamie... que dis-je! la gloire de livrer tes frères... mais avant qu'il

* Héléna, Cavalcanti, Lorenzo.

en soit ainsi, le fer que tu portes suspendu à ton côté aura traversé ma poitrine.

LORENZO, *se contenant à peine.* Héléna! Héléna!...

CAVALCANTI. Mais ton sang serait-il donc glacé dans tes veines? que faut-il faire pour le ranimer? Si les paroles sont sans effet, peut-être qu'en y joignant l'action...

HÉLÉNA. Ciel! et personne... mon Dieu *.

CAVALCANTI. Rien... Eh bien! puisque tu sembles ne pas me comprendre, je saurai te forcer à agir... Vois en moi le plus cruel ennemi de ton duc, celui qui a juré sa mort. Car j'ai juré aussi, moi.

LORENZO, *très-calme.* Je le savais...

CAVALCANTI, *furieux.* Mais qu'attends-tu donc pour me livrer? tu gardes le silence? Eh bien! puisque le sort des armes ne peut décider lequel des deux doit vivre ou mourir...

Il tire son poignard et se dispose à frapper.

HÉLÉNA, *se jetant entre eux.* Tue-moi la première, car tant que j'existerai, nul n'attentera aux jours de mon époux.

CAVALCANTI, *la repoussant..* Veux-tu donc aussi que je te maudisse?

LORENZO. Tu l'as entendu, frappe! si tu oses te rendre fratricide **.

Il jette son épée à terre.

STROZZI, *entrant et lui arrêtant le bras.* Arrête!

CAVALCANTI, *bas et se maîtrisant.* Oui... Elle en mourrait! Oh! mon père, mon père.

HÉLÉNA. Où suis-je, mon Dieu?

CAVALCANTI, *après un long combat et regardant tendrement sa sœur.* Ma sœur! Ah! dans les bras de ton frère ***.

HÉLÉNA, *à Calvacanti qui la conduit vers sa chambre.* Pense à notre mère.

Cavalcanti remet Héléna aux soins d'Annila et l'accompagne jusqu'à la porte de sa chambre; Héléna sort en jetant un regard d'amour à Lorenzo, de terreur sur Strozzi.

SCÈNE VIII.

CAVALCANTI, STROZZI, LORENZO,

STROZZI. Comte Lorenzo, consentez à être mon prisonnier jusqu'à demain.

Il ramasse l'épée de Lorenzo.

LORENZO, *avec audace.* Merci de votre courtoisie, messer... Songez que si j'ai pu reculer devant l'horreur que m'inspirait l'idée de verser le sang d'un Cavalcanti, il ne serait à vous ni prudent ni sage de tenter la même épreuve.

STROZZI. Des menaces!... il faut cependant qu'il en soit ainsi... vous êtes seul et sans armes, monseigneur.

* Cavalcanti, Héléna, Lorenzo.
** Strozzi, Cavalcanti, Lorenzo, Héléna.
*** Strozzi, Cavalcanti, Héléna, Lorenzo.

LORENZO, *tirant un poignard de son sein et s'emparant de la porte.* Venez donc vous emparer de celle-ci... Eh bien, qu'attendez-vous? Je vous garderai le secret, messer; mais n'oubliez pas que pour arriver jusqu'au cœur de celui dont la vie, toute infâme qu'elle soit, est encore nécessaire à la tranquillité du peuple, il vous faudra marcher sur le cadavre du comte Lorenzo de Médicis.

STROZZI, *prêt à s'élancer.* Oh! pour la seconde fois sois maudit.

CAVALCANTI, *le retenant *.* A ton tour arrête!

STROZZI, *se remettant et avec calme.* Tu as raison... le suivre serait nous perdre peut-être, et son amour me répond de son silence.

FARINELLI, *bas, paraissant à la porte.* Oh! oh! je viens ici chercher deux colombes, et j'y rencontre deux faucons... voilà qui me contrarie... Attendons qu'ils s'éloignent.

Il va au cabinet et s'y cache.

STROZZI. Que Lorenzo abandonne ses frères et foule aux pieds ses serments, qu'il fasse tout pour paralyser nos efforts, je le comprends; mais je le crois encore trop noble cœur pour se rendre coupable d'une ignoble délation.

CAVALCANTI. Quand bien même il s'agirait des jours de son duc... Lorenzo est un infâme, te dis-je, un vil délateur que j'eusse frappé sans remords si je n'avais eu pitié d'Héléna.

FARINELLI, *dans le cabinet* **. Ceci m'a tout l'air d'une conspiration.

STROZZI. Tu es injuste... Lorenzo présentera sa poitrine aux coups destinés à Alexandre, et ne commettra pas l'action d'un traître, j'en suis certain.

FARINELLI. Bravo, Lorenzino... pour te récompenser, Alexandre t'enlèvera ta fiancé. Si je pouvais m'esquiver...

CAVALCANTI. Mais cependant... il n'y a qu'un moment...

STROZZI. Je voulais le retenir et tenter encore de le ramener à nous. (*Soupirant.*) Puis-je n'avoir pas d'autres craintes que celles qu'il m'inspire!

CAVALCANTI. Que voulez-vous dire ***?

Strozzi va fermer la porte.

FARINELLI. Oh! oh! me voilà pris au trébuchet... Corbœuf... et forcé d'entendre malgré moi...

STROZZI. Hélas! je dois le l'avouer, chaque jour amène une nouvelle défection... chaque heure m'enlève une de mes espérances.

FARINELLI. Ça devient intéressant...

* Cavalcanti, Strozzi.
** Cavalcanti, Strozzi, Farinelli.
*** Strozzi, Cavalcanti, Farinelli.

CAVALCANTI. Expliquez-vous.

FARINELLI, *à part.* Oui...parle, Brutus.

STROZZI. Eh bien, l'abandon de Lorenzo a jeté le découragement parmi les nôtres; tous sont prêts à oublier leur serment.

CAVALCANTI. Les lâches... mais mieux vaut la mort que l'exil cependant.

STROZZI. Mieux vaut l'exil avec l'espérance... Il faut nous résigner ami, et quitter Florence.

CAVALCANTI. Sans être vengé... jamais!

FARINELLI. Oh! le cannibal.

STROZZI. Mais que feras-tu seul et sans appui.

CAVALCANTI. Dussé-je le frapper au milieu de ses courtisans, je le tuerai, Strozzi, je le tuerai comme il a tué mon vieux père.

FARINELLI. L'empereur du Mexique sur son gril n'était pas plus mal à l'aise que moi dans ce cabinet.

STROZZI. Te sacrifier au bonheur de tous, voilà qui est noble et grand! mais, hélas!

CAVALCANTI. Au bonheur de tous! Oh! détrompez-vous... que m'importe à moi et Florence et ses nobles, ses discordes politiques sans cesse renouvelées par l'ambition... que m'importe ce joug de l'étranger, ces vices devenus incurables, que m'importe cette ingrate patrie qui paya mes services par l'exil et l'échafaud... c'est mon père qui me crie vengeance, mon père impitoyablement massacré... mon père enfin dont il faut, dont je dois punir l'assassin.

STROZZI. Que feras-tu?

CAVALCANTI, *vivement.* Le duc a rejeté ma soumission, vous le savez; cependant je puis encore entrer au palais... Si mon espoir n'est pas trompé, demain, Andréo Cavalcanti sera vengé... je vous le jure.

STROZZI. Tu le veux... je ne puis te voir seul tenter ce grand dessein... Demain, assemblé par mes soins sur la place du palais ducal, le peuple et les amis qui nous sont restés fidèles seront prêts à te secourir... mais quels sont tes moyens?

CAVALCANTI. Je ne puis vous le dire encore... ce soir je vous les ferai connaître.

STROZZI. A ce soir donc! et que ta destinée s'accomplisse.

CAVALCANTI. Dieu m'est témoin qu'aucune pensée d'ambition n'a germé dans mon âme. Venger mon père et mourir.... Mais elle...* Hélas! pauvre Héléna... n'oubliez pas que là repose la fille du martyr... Strozzi, si son frère ne doit plus lui servir d'appui en ce monde, si son frère doit mourir, qu'elle soit votre fille.

Il entre chez sa sœur; Strozzi sort.

* Cavalcanti, Strozzi, Farinelli.

SCÈNE IX.

FARINELLI, *seul.*

Ouf! je viens d'en entendre de belles... double fou que je suis! me fourrer de gaieté de cœur dans un tel guêpier et pour le service de ce bélître d'Alexandre... je crois que j'en tremble encore... si ces cannibales m'avaient aperçu, d'un grand coup d'épée ils me clouaient à la muraille, exactement comme on embroche un papillon à l'aide d'une épingle à friser. Les féroces! Ah! mon fils, les oreilles ont dû diablement te tinter depuis une demi heure. Il est au coin de cette rue, il attend le signal... le donnerai je ou ne le donnerai-je pas? je suis sûr qu'il me maudit... Décidément je ne puis le laisser ainsi en sentinelle perdue. (*Il va vers la porte.*) Farinelli, Farinelli, vous faites là un dangereux métier... Allons, le signal.

NOCTURNE.

PREMIER COUPLET.

FARINELLI.

Abordant au rivage
Quand le jour fuit,
L'amour, sous le bocage,
Glisse sans bruit.
Bientôt dans la nuit sombre
Errent des pas,
Deux voix disent dans l'ombre :
Aimons tout bas.

DEUXIÈME COUPLET.

TROIS VOIX, *dans la coulisse.*

S'il vient seul à paraître
Au rendez-vous,
L'amant, sous la fenêtre,
Frappe deux coups;
Ou bien, s'il doit attendre
Assis en bas,
Il dit, d'une voix tendre :
Chantons tout bas.

QUATUOR.

FARINELLI *et les* TROIS VOIX.

Douce nuit sans étoiles
Cache en son cours
Aux plis de ses long voiles
Bien des amours.
Que de voix sur la terre,
Pleines d'appas,
Disent dans le mystère :
Aimons tout bas!

SCÈNE X.

ALEXANDRE, FARINELLI, CELLINI, DEGLI; SEIGNEURS. *Ils sont tous masqués.*

FARINELLI. Allons! mauvaise meute, faudra-t-il vous tirer les oreilles pour vous mettre sur le pas? Avant tout, chassez le nez au vent et à voix basse.

ALEXANDRE.* Voyons, fou, qu'as-tu fait depuis une heure que nous attendons au coin de cette rue maudite?

FARINELLI. Si un de tes sujets t'avait reconnu ainsi embusqué, l'envie lui serait bien certainement venue de serrer les cordons de sa bourse... Mais tu n'as pas besoin de tant de précautions pour les tondre, ces pauvres moutons.

LE DUC. Oh! tu m'as ôté toute envie de rire.

FARINELLI. Vraiment!...

LE DUC. Voyons... qu'as-tu fait?

FARINELLI. D'abord, j'ai découvert une conspiration.

LE DUC. Tu es fou!

FARINELLI. Je m'en glorifie; mais aussi bien la chose n'est pas pressée... Il est seulement question de te poignarder... Nous y penserons demain. (*Tous rient.*) Riez tant qu'il vous plaira, à demain les affaires sérieuses... La plus importante, pour ce soir, est d'enlever cette petite... Cependant, cette conspiration... à tout bien considérer, mérite qu'on y pense.

LE DUC, *sortant de sa rêverie.* Trêve de railleries, ou de par le diable, je te fais un mauvais parti.

FARINELLI, *à part.* C'est toi qui es le diable. (*Haut, et contrefaisant le Duc.*) Corbœuf! je ne raille nullement, et n'attends de toi aucune reconnaissance... de la part d'un prince, la chose est trop rare.

LE DUC. Eh bien! cette belle?

FARINELLI, *à la porte et faisant regarder Alexandre par la serrure.*** Tiens, regarde, mauvais prince... Je vois sur ta figure combien est grand l'amour que tu portes à tes sujettes.

LE DUC. Héléna! c'est elle enfin.

FARINELLI. Que décides-tu?

LE DUC, *regardant.* Qu'elle est belle! Mais à côté de cette femme, il y a un homme, et cet homme est Cavalcanti.

FARINELLI. Son frère?... un gaillard qui ne plaisante pas.., celui qui voudrait te... Mais encore une fois, à demain les affaires sérieuses.

LE DUC. Farinelli!!

FARINELLI. C'est juste... c'est juste... Je me tais. Voyez le beau dommage! s'il se fâche, ce frère qui nous gêne... eh bien! ne sommes-nous pas quatre... et bien armés... Es-tu décidé?

LE DUC. Oui, car ce coup frappera en même temps et notre beau cousin dont la morale me fatigue, et cet orgueilleux Cavalcanti que je hais de tout cœur.

* Degli, Alexandre, Farinelli, Cellini.
** Alexandre, Farinelli, Degli, Cellini.

FARINELLI, *à part.** Que messer Satanas te confonde. (*Haut.*) Allons, venez, vous autres. (*Il tire son épée, mais au lieu du fer, il tire une longue plume de paon; le Duc et les Seigneurs se mettent à rire.*) Silence! bélîtres... Cette épée est d'un nouveau genre, j'en conviens; le tour est excellent et coûtera cher à celui dont il me vient... Ce que c'est de ne pas vérifier ses armes avant d'entrer en campagne!

LE DUC, *il pousse du pied l'épée que Lorenzo a laissée.* Tiens! et à l'œuvre...

FARINELLI, *regardant à la porte.*** Un moment —... Si je ne me trompe, tu as mal vu. — Le fier Cavalcanti repose, et la belle vient se jeter d'elle-même dans nos filets... Regarde.

LE DUC. Par la Pâques Dieu! tu as raison, et ceci me fait changer d'idée.

FARINELLI. Quel est ton projet?

LE DUC. Je veux parler à cette jeune fille.

FARINELLI. Essayer d'obtenir par ton mérite ce que tu voulais t'approprier par la force... Tu as bonne opinion de toi...

LE DUC. Éloignez-vous et soyez prêts au premier signal. (*A Cellini.*)*** Toi, dans cette chambre, aussitôt que l'entrée en sera libre... à l'aide de ta ceinture assure-toi du dormeur.

CELLINI. Mais s'il s'éveille?

LE DUC. De par le duc, qu'il soit ton prisonnier; s'il résiste — souviens-toi que sa tête est mise à prix, et qu'il meure.

Le Duc et Cellini se retirent dans l'angle de la chambre, Farinelli dans le cabinet, les autres dans la rue.

SCENE XI.

LE DUC, HÉLÉNA.

Aussitôt l'arrivée d'Héléna, Cellini s'introduit dans la chambre.

HÉLÉNA, *sans voir le Duc.* Grâce à ce passage, Annita sera bientôt au palais... Mon bon frère! il repose... Puisse un doux et bienfaisant sommeil lui faire oublier ses chagrins... Ah! ces funestes idées de vengeance le perdront.

LE DUC, *masqué.* Et moi, je puis le sauver.

HÉLÉNA. Ciel!! (*Elle veut s'élancer vers la chambre, le Duc la retient.*) Mais qui êtes-vous, messer, vous qui avez osé vous introduire ici?

LE DUC. Oh! daignez m'entendre, vous qui êtes si belle.

* Farinelli, Alexandre, Degli, Cellini.
** Alexandre, Farinelli, Seigneurs au fond.
*** Cellini, Alexandre, Seigneurs, Farinelli.

HÉLÉNA. Mon Dieu ! cette voix... Oh ! c'est impossible ! Encore une fois, qui êtes-vous, messer ?

LE DUC. Qui je suis... Ecoutez, Héléna, un homme a conspiré contre le duc, et cet homme est votre frère; déjà condamné à l'exil, il a osé reparaître à Florence.

HÉLÉNA. Mais cette recommandation de l'Arétin.

LE DUC, *avec force*. Sera sans puissance... Cavalcanti a osé reparaître à Florence sans l'ordre du duc, et, par ce seul fait, a mérité la mort.

HÉLÉNA. Vous me faites frémir... Mais au nom du ciel, qui êtes-vous?

LE DUC, *continuant et vivement*. Déoncé au duc, demain, ce soir peut-être, il sera arrêté, exécuté sans délai; quiconque lui donnerait asile serait puni de la même peine; quiconque laisserait échapper une parole de pitié aurait le même sort que le coupable. Pour lui, plns d'espoir... Et cependant cet homme je puis, je veux le sauver.

HÉLÉNA. Que dites-vous ? Mais ce n'est point une illusion... Cette voix... Mon Dieu ! j'ai peur !

LE DUC. Oui, je veux le sauver, car je l'ai dit; cet homme est votre frère. (*Il se découvre le visage.*) Je vous aime, Héléna, et veux que vous soyez à moi...

HÉLÉNA. Ciel ! le dnc ! (*Elle tombe sur une chaise.*) Venez à mon aide, mon Dieu !

LE DUC, *avec passion*. Héléna, oh ! ne repousse pas mes vœux, ne me refuse pas ce bonheur que j'appelle de toutes les puissances de mon âme, ce bonheur (*avec presque de la colère*) qu'il me faut, que je veux enfin...

HÉLÉNA. Monseigneur !

LE DUC, *avec plus de douceur*. Mais je t'aime, et veux que tu partages mon amour.

HÉLÉNA. Vous aimer... moi... mais c'est impossible.

LE DUC. Impossible, dis-tu... Oh ! prends garde, prends garde, jeune fille... Tu ne connais pas Alexandre... Cet amour, vois-tu, cet amour auquel je sacrifierais tout s'il se changeait en haine... il deviendrait terrible... Héléna, venx-tu sauver ton frère ?

HÉLÉNA, *à genoux*. Grâce pour lui, et pitié ponr moi !

LE DUC, *la relevant avec violence*. Pitié... pitié pour toi qui refuses, qui repousses mon amour... Oh ! non pas... (*A part.*) Insensé que j'étais. Farinelli le disait bien, l'ange ne peut appartenir au démon. (*Avec dépit, et haut.*) Tu ne peux m'aimer, n'est-il pas vrai, car ton cœur appartient à nn autre. Eh bien! cet autre, il faut l'oublier, je le veux... L'aveu de cet amour serait son arrêt de mort... Tu vois bien que si tu l'aimes, tu dois l'oublier.

HÉLÉNA, *avec sanglots.* L'oublier ! mais il est mon fiancé devant Dieu.

LE DUC. Il le faut, et je sauve ton frère... Un mot, Héléna, et Cavalcanti est libre ; un refus de ta bouche, et dans une heure sa tête roulera sur l'échafaud.

HÉLÉNA. * Ah!... vous me faites horreur!

LE DUC. Malheureuse!

HÉLÉNA. Pitié, monseigneur, pitié pour mon frère !

LE DUC. Encore une fois, sois à moi, et tout est pardonné.

HÉLÉNA, *avec noblesse*. Oh ! jamais, jamais, dnc de Florence ; souviens-toi qu'un Cavalcanti sait mourir, mais se déshonorer jamais, te dis-je.

LE DUC. Eh bien ! donc, à moi mes maîtres!

Tous veulent s'emparer d'Héléna, qui leur échappe.

HÉLÉNA. Mon Dieu! Mais, que se passe-t-il donc ? J'en deviendrai folle. (*Cri dans la chambre.*) Ah !

HÉLÉNA. Mon frère !... Ils l'auront assassiné... Oh ! soyez tous maudits !

LE DUC. Obéissez, vous autres.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAVALCANTI. ***

HÉLÉNA. Ah !

Elle se précipite vers son frère qui, l'épée à la main, l'entoure de l'autre bras.

CAVALCANTI. Lâches !... Vous aviez pensé qu'un de vous suffirait ponr assassiner un homme endormi. — Et de quel droit, messeigneurs, violer ainsi mon domicile ?

FARINELLI. Le contre-temps est fâcheux, j'en conviens.

CAVALCANTI. **** Misérables ! cette jeune fille est ma sœur ; le premier de vous qui bouge est mort.

LE DUC. Allons, sus, vous autres, et faites ce que j'ai ordonné.

CAVALCANTI. ***** Lui ! c'est lui ! Oh ! c'est l'enfer qui t'a inspiré cette infamie pour te livrer à mes coups...

Il quitte Héléna et se précipite sur le Duc dont le masque tombe; pendant ce temps, les Seigneurs enlèvent Héléna.

HÉLÉNA. Mon frère !

CAVALCANTI. Au nom du martyr de la Toscane, reçois la mort. (*Ils se battent, le duc blesse Cavalcanti, qui tombe.*) Ah !

* Héléna, Alexandre.

** Alexandre, Héléna, Farinelli, Degli,

*** Cavalcanti, Héléna, Farinelli, Alexandre, Seigneurs.

**** Héléna, Cavalcanti, Farinelli, Alexandre.

***** Héléna, Cavalcanti, Alexandre.

FARINELLI. Corbœuf! ceci passe la plaisanterie; fuyons, monseigneur.

Il entraîne le Duc.

SCÈNE XIII.

CAVALCANTI, *mourant*, STROZZI.

CAVALCANTI. Héléna — à moi. — Mon Dieu — à moi!

STROZZI, *s'arrêtant à la porte*. Que signifie ce tumulte. (*Apercevant son ami.*) Ciel!... Cavalcanti... blessé... mort peut-être... Mais non, il revient à lui.

CAVALCANTI. Héléna — ma sœur — Lorenzo, sauve-la et je te pardonne — mon père — infâme duc.

Il s'évanouit.

STROZZI. Alexandre, tu viens de mettre un poignard dans la main de celui qui nous vengera tous.

ACTE TROISIEME.

Une salle au palais Ginori. — Portes sur les côtés. — Au premier plan, à gauche, une porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORENZO, *assis devant une table;* DEUX PAGES.

LORENZO, *au premier Page.* Allez, et que cette affaire s'instruise aussitôt. (*Le Page sort; Lorenzo, à l'autre Page, en lui donnant une lettre.*) Au seigneur Cavalcanti, dans la Via Rossa... Songe, Piétro, que je compte sur ta discrétion. (*Mouvement de Pietro.*) Tu m'es dévoué, je le sais. (*Le Page s'incline et sort.*) Puisse Cavalcanti me comprendre! (*Bruit de trompettes.*) Quel est ce bruit?

UN CRIEUR, *dehors.* Au nom de Son Altesse sérénissime le grand duc : Ayant appris que plusieurs proscrits ont osé reparaître à Florence, défense est faite à tout habitant de leur donner asile ou secours, sous peine de mort. Récompense est promise à qui les livrera.

LORENZO. Que signifie cette proclamation?... qui donc a pu décider Alexandre à cet acte de rigueur qui va réveiller tant de haine... De la haine, du mépris plutôt, voilà ce que peut inspirer cet homme. Lâche débauché, tyran cruel, tel est Alexandre, tel est le souverain qui opprime notre belle patrie. Oh! Strozzi, Strozzi! toi qui me méprises et me maudis, tu ne sais pas quels sont les combats qui se livrent au fond de mon cœur, tu ne sais pas combien il en coûte pour ne pas être ingrat! Cette opposition constante envers moi-même me fatigue et m'obsède... Malheureuse Florence!... Mais Annita que je n'ai pas revue de toute cette journée... que se sera-t-il passé, mon Dieu? malgré moi un vague pressentiment me remplit de terreur!

PIETRO. Monseigneur Farinelli.

LORENZO, *à part.* Le bouffon! (*Haut.*) Qu'il entre... puisse-t-il n'être question que d'une nouvelle folie!

SCÈNE II.

FARINELLI, LORENZO.

FARINELLI. Tu vas m'en vouloir de venir ainsi troubler tes méditations; mais rassure-toi, mon beau cousin; si comme d'habitude tu refuses la partie que, par mon organe, te fait proposer notre gracieux Alexandre, je te laisse à tes rêveries, non qu'il m'ait dit de t'amener de gré ou de force... mais j'ai pour habitude de commenter ses ordres.

LORENZO. Et de les exécuter suivant votre bon plaisir?

FARINELLI. Je l'avoue... sans cette manière d'agir, où diable en serais-je?

LORENZO. Eh bien... je suis prêt à obéir au prince; parlez, de quoi s'agit-il?

FARINELLI. Fourbe!... paroles de courtisan et qui se traduisent par celles-ci : J'obéis quand il me plaît!

LORENZO. Toujours railleur, signor Farinelli... mais je suis peu fait, vous le savez, pour les parties de plaisir dont Alexandre est tant avide .. ainsi...

FARINELLI. Corbeuf! notre cousin, celle dont il s'agit doit être de votre goût...

LORENZO. De quoi s'agit-il donc?

FARINELLI, *l'observant et avec intention.* Oh! peu de chose... de statuer sur le sort des trois ou quatre rebelles qui s'avisent de conspirer.

LORENZO. Grand Dieu!

FARINELLI, *l'observant.* Ceci vous émeut?

LORENZO, *troublé.* Et les coupables sont au pouvoir du duc?

FARINELLI. Pas encore... mais des ordres sont donnés... et la chose ne peut tarder...

LORENZO. Mais... leurs noms...

FARINELLI. Oh! quant à leurs noms... Alexandre te les fera connaître lui-même.

LORENZO, *à part.* Je tremble... (*Haut.*) Mais vous êtes sûr...

FARINELLI, *avec malice.* De quoi?... je ne suis sûr de rien en vérité, et par Momus, mon patron, je ne revendique nullement le titre et les fonctions de chef de la police ducale.

LORENZO. Pouvez-vous plaisanter ainsi, lorsqu'il s'agit d'une affaire aussi grave!

FARINELLI. Pourquoi non?... ne dois-je pas rire de tout et quand même?... Oh! ce n'est pas de la faute du grand justicier si nos têtes tournent encore sur nos épaules.

LORENZO. Assez... Dites à votre maître que je me rends au palais

FARINELLI. Enfin, c'est heureux; si j'étais premier ministre, je serais tenté de te soupçonner d'avoir pris part à cette conspiration, tant tu as de peine à te décider à agir; foi de Farinelli, je te ferais arrêter.

LORENZO. Silence!

FARINELLI. Je me tais. (*A part.*) Il faut lui donner tant et si belles affaires qu'il en oublie sa maîtresse. (*Haut.*) Au revoir, cher comte.

Il sort en riant.

SCÈNE III.

LORENZO, *seul.*

Oh! plus de doute, les malheureux se seront laissés pénétrer, et cet édit est la conséquence de leur imprudence... Mais que faire? comment les sauver?... intercéder près d'Alexandre en plein conseil! c'est le moyen de les perdre et je ne dois pas le tenter... Si j'osais... oui... (*Il se met à écrire.*) Il viendra... ce prétexte est plausible. (*Il sonne et remet la lettre qu'il vient d'écrire.*) Mais s'il avait des soupçons sur moi... non, c'est impossible; ma démarche de ce matin les aurait écartés... cependant le bouffon en sait plus qu'il n'a voulu m'en apprendre. Strozzi, Cavalcanti seraient ils au pouvoir du duc... mais s'il en était ainsi, Héléna... oh! cette certitude est horrible et je dois la faire cesser... je dois me rendre au palais.

Entre Strozzi.

SCÈNE IV.

STROZZI, LORENZO.

LORENZO. Dieu soit loué, vous êtes libre encore.

STROZZI. Tant de sollicitude devrait me surprendre.

LORENZO. Oh! j'ai tout oublié pour ne songer qu'à vous... Mais que s'est-il donc passé depuis hier? cet édit que l'on publiait il n'y a qu'un moment m'a malgré moi rempli de terreur... Parlez, au nom du ciel... il y va de la vie...

STROZZI. Ne fait-elle pas partie de l'enjeu que j'ai engagé depuis longtemps?

LORENZO. Encore ces projets de meurtre et de sang.

STROZZI, *avec feu.* Dis de légitime vengeance, auxquels toi-même enfin vas prendre part, si tu n'es le plus vil, le plus ingrat des hommes.

LORENZO, *avec terreur.* Que voulez-vous dire?

STROZZI. Écoute, car le temps presse... Après ce qui s'est passé hier, après ton refus formel de nous servir, j'avais juré de ne plus te revoir... oh! j'aurais tenu mon serment... mais une action infâme a été commise cette nuit, et si je ne puis associer le comte Lorenzo à ma vengeance... je puis au moins demander justice au tribunal suprême.

LORENZO. Mais vous me faites mourir!

STROZZI. Eh bien, le brave Gaddo Cavalcanti a été traîtreusement assassiné cette nuit même!

LORENZO. Grand Dieu! Cavalcanti... oh! non, non... c'est impossible! Mais qui donc aurait pu commettre une telle perfidie? cela ne se peut, vous dis-je...

STROZZI. Lorenzo... venge-moi! telles furent ses dernières paroles... Venge-moi et je te pardonne!

LORENZO. Mort!... Cavalcanti mort! oh! malheur, malheur à l'infâme!...

STROZZI. Fou, éperdu... je voulus te voir, mais tu devais passer la journée chez le duc... j'attendis, impatient et bouillant de colère, allant de cette demeure au palais ducal, maudissant l'auteur de mes maux et demandant vengeance à Dieu!

LORENZO. Oh! oui, vengeance!... Mais Héléna... au nom du ciel, parlez-moi d'Héléna... où est-elle? qu'en avez-vous fait?...

STROZZI. Héléna... enlevée... déshonorée peut-être... Héléna, depuis cet horrible moment, n'a plus reparu.

LORENZO. Qu'avez-vous dit?... Oh! mais c'est le comble de l'infamie!...

STROZZI. N'est-il pas vrai qu'il est bien infâme?

LORENZO. Tout son sang versé goutte à goutte ne pourra suffire à ma vengeance*. Mais quel horrible soupçon vient s'emparer de moi tout à coup... cette visite d'hier... les sarcasmes de ce misérable bouffon... cet édit... tout ne me dit-il pas... oh! plus de doute... et voilà l'homme que, malgré lui, je voulais faire noble et grand... Vous ignorez le nom de l'infâme, dites-vous... eh bien, je puis vous le nommer, moi!...

* Lorenzo, Strozzi.

STROZZI. Oh! oui!... je te comprends enfin... ce n'est pas le bras qui a frappé qu'il faut punir, mais la volonté tyrannique qui a guidé ce bras...

LORENZO. Trop longtemps, ami, j'ai méconnu ta voix... Patrie, patrie... mon oreille était sourde à tes gémissements..., oh! pardonne-moi, Florence, je voulais ton bonheur et souffrais en silence ; j'attendais, car je ne le voulais pas ce bonheur en le payant d'un crime; mais aujourd'hui qu'Alexandre abuse d'un pouvoir que j'aurais voulu rendre cher à tous... Aujourd'hui que rien n'est plus sacré pour ce tyran..., périsse le traître et maudite soit sa mémoire... Suivez-moi, Strozzi.

STROZZI. Où portes-tu tes pas, et que prétends-tu faire?

LORENZO. Où je vais?... peux-tu le demander... où je vais, Strozzi!... au palais ducal!... ce que j'y vais faire... laver dans le sang du coupable l'affront dont il vient de me souiller!

STROZZI. Oh! oui... mais un mot avant...

LORENZO. Venez... mon sang bouillonne... et ma tête s'égare... Faut-il donc attendre qu'en superbe vainqueur il vienne, la joie au front, l'ironie à la bouche, sourire à mes tortures... Oh! venez, venez!

HÉLÉNA, *dans la coulisse.* Laissez-moi... laissez-moi, vous dis-je!

STROZZI. Quel est ce bruit?... Calme ce transport...

LORENZO. Mon Dieu!... cette voix... Strozzi. . mon courage m'abandonne...

HÉLÉNA, *dans le plus grand désordre et folle* Laissez-moi, encore une fois... laissez-moi!...

Elle s'arrête sur le seuil.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HÉLÉNA.*

LORENZO, *stupéfait.* Oh! malheur! malheur!...

HÉLÉNA, *apercevant Lorenzo.* Ah! (*Elle fait un nouvel effort qui semble lui rappeler son malheur, puis elle se précipite dans les bras de Lorenzo; elle s'en dégage bientôt et recule épouvantée de s'être laissée emporter vers lui; avec calme.*) Lorenzo, si tu m'as jamais aimée, le moment est venu de me le prouver... Viens, suis-moi... viens, tu le sauveras toi, et me vengeras ensuite...

LORENZO, *avec douleur.* Héléna!... mon Héléna!..

HÉLÉNA. Tu refuses de me suivre... eh bien, écoute alors, je te dirai tout; car il faut, oui, je dois te dévoiler ma honte (*elle cherche ses idées avec effort*), te faire connaître toutes mes douleurs, tu te décideras à me venir en aide, ou c'est que tu ne m'aimas jamais! (*Elle cherche ses idées.*) Mon Dieu! mon Dieu!... ah! écoute et frémis... Hier soir, j'étais seule... un homme est venu, qui me parla d'amour; il avait la menace à la bouche, cet homme, et je le repoussai avec horreur... Sur un signe de lui, ses complices, armés et masqués, se jetèrent sur moi... je voulus résister, vains efforts... je voulus appeler, on étouffa mes cris... tout à coup, mon frère paraît, tire son épée, attaque mes ravisseurs, car le masque de l'un d'eux était tombé et il l'avait reconnu... Furieux, il se jette sur lui; mais bientôt il tombe couvert de blessures... puis on me banda les yeux, on m'entraîna je ne sais où... (*Avec un accent indéfinissable de résignation.*) Lorenzo, je ne puis plus être ton épouse ni celle de personne... il n'est plus que Dieu qui puisse accepter mon amour... car la pureté de l'âme lui suffit...

LORENZO. Oh! fureur!

HÉLÉNA. Evanouie, je ne vis, je n'entendis plus rien... je ne sais comment je me trouvai sur la place Santa-Maria-Novella... les yeux toujours bandés et seule... seule, avec mon déshonneur!

LORENZO, *avec fureur.* Mais le nom de ce monstre...

HÉLÉNA. Son nom?... est-il donc à Florence deux hommes capables de commettre un si lâche attentat, et faut-il te nommer Alexandre de Médicis?...

LORENZO. Le duc!... je l'avais deviné... Mon Dieu, donnez-moi la force de calmer ma fureur!...

STROZZI. Infamie! infamie!...

HÉLÉNA. Strozzi!... vous ici!. . ô vous, le compagnon, le second père de Cavalcanti, sauvez mon malheureux frère s'il en est temps encore! (*Après ces paroles, elle semble avoir peine a rassembler ses idées, ses yeux annoncent la démence.*) Écoute, les entends-tu?... il fait nuit... oh! fuyons, fuyons, le voici, le monstre.. regarde. c'est bien lui, va... oh! je le reconnais, ses mains sont teintes de sang .. ses victimes l'accompagnent et lui font un long cortége, en lui reprochant ses crimes... (*Avec force.*) Et moi aussi, je veux lui dire : duc Alexandre, malédiction sur toi!...

Elle tombe dans un fauteuil *.

LORENZO. Pitié, mon Dieu... pitié pour elle!... Héléna... ma bien-aimée, au nom du ciel, reviens à toi!

HÉLÉNA. Lorenzo... sauve mon frère... venge ton Héléna... ami, pardonne à celle

* Lorenzo, Héléna, Strozzi.

* Strozzi, Lorenzo, Héléna.

dont le bonheur eût été de vivre pour toi!...

Elle sanglotte; Strozzi la soutient.

LORENZO.* Là, Strozzi, là, les femmes de ma mère la conduiront dans son appartement... Oh! oui, malheureuse enfant, je te vengerai!... j'en prends le ciel à témoin!...

SCÈNE VI.

STROZZI, LORENZO.

STROZZI. Te souvient-il de ces paroles, si le duc t'enlevait ta fiancée, que ferais-tu?...

LORENZO, *furieux*. Je le tuerais, ai-je répondu, et je le tuerai!... mais il me faut une vengeance digne du forfait... Ce que j'ai refusé de faire pour Florence en deuil, je le ferai pour elle, pour elle seule, entends-tu bien, c'est sur Héléna mourante que je le jure!...

STROZZI, *à part*. Enfin!... (*Haut.*) Quel est ton projet?

LORENZO. En apprenant le crime de cet infâme, je devins fou, éperdu, et ne pouvant donner cours à mes idées, je voulus vous entraîner vers lui, le frapper sans pitié et mourir après... plus calme maintenant, je vois qu'en combinant ma vengeance elle n'en sera que plus certaine et pourra être utile à cette malheureuse enfant; écoutez donc!... Une violente secousse peut, dit-on, rendre la raison à l'être qui la perdit par suite d'une douleur extrême... eh bien! je veux tenter cette épreuve.

STROZZI. Explique-toi.

LORENZO. Dans un moment, Alexandre viendra se livrer à moi, car je l'attends!... eh bien! qu'il expie son crime sous les yeux même de sa victime!...

STROZZI. Que dis-tu? c'est folie, le duc ne viendra pas; d'ailleurs, songe que si cette épreuve ne rend la raison à ta fiancée, elle peut la tuer.

LORENZO. Oui... mais alors ce sera la mort pour tous trois... J'ai résolu de tenter cette épreuve, vous dis-je, mais le temps presse, veuillez m'entendre. (*Il ouvre une fenêtre.*) Là, derrière le palais, est une petite maison que vous reconnaîtrez facilement aux barreaux de fer qui garnissent ses croisées... la porte en est constamment fermée... allez frapper à cette porte et envoyez-moi le maître de cette masure.

STROZZI. Eh quoi! le bravo Scorullo?...

LORENZO. Vous le connaissez... vous devez me comprendre alors... Je n'ai jamais vu cet homme; mais, en semblables circonstances, je sais qu'on peut se fier à lui. Me promettez-vous de faire ce que j'exige de vous?

STROZZI. Je le jure! cependant...

LORENZO. Allez, car nous n'avons pas un moment à perdre.

STROZZI. Mais un mot au moins.

LORENZO, *ouvrant un passage secret.** J'ai mon projet; ni le courage ni la force ne me failliront; voyez ce passage, il servait jadis de communication aux deux palais... il aboutit à la salle des gardes, le secret qui en cache l'issue, placé dans la main droite de la première statue, en fait tourner le socle.

STROZZI. Eh quoi! Scorullo par ce passage?...

LORENZO. Strozzi!... me croyez-vous un lâche? Allez, ami, vous avez reçu mon serment... Dieu me voit et je suis fort... Florence sera libre... Héléna vengée, et vous pourrez encore presser la main d'un ami.

STROZZI. Puisse le ciel te venir en aide! (*Lorenzo entre chez Héléna.*) Oh! pour cette fois tu agiras, car je saurai bien t'y contraindre...

Il sort; Farinelli entre par le côté opposé.

SCÈNE VII.

FARINELLI, *puis* SCORULLO.

FARINELLI, *à part*. Messer Strozzi libre et au palais Ginori... Corbœuf, mon fils, tu peux te vanter, la police se fait à merveille dans ton beau duché de Florence... mais que venait faire ici ce farouche? (*Riant.*) Que je perde à l'instant mon titre de fou si les conspirateurs ne tenaient conseil avec le ministre, tandis que le duc attendait le ministre pour délibérer sur la punition à infliger aux conspirateurs... pauvre prince!... et dire qu'ils sont tous ainsi... mais n'aurai-je donc assisté qu'au premier acte de cette comédie et voudrait-on décidément la faire tourner au tragique? (*Voyant entrer Scorullo.*) Oh! oh! voici un personnage dont la présence me rend toutes mes inquiétudes.

SCORULLO, *prenant Farinelli pour Lorenzo.*** Un de vos serviteurs qui m'a conduit jusqu'à la porte de cette galerie... (*Avec surprise.*) Mais ce n'est pas à son altesse que...

FARINELLI. Non, messer Scorullo, je ne suis pas le comte.

SCORULLO. Alors, monseigneur...

Il veut sortir.

FARINELLI, *le retenant*. Mais en son absence, le comte m'a chargé de vous recevoir. (*A part.*) Si je pouvais le faire parler...

SCORULLO. Puisqu'il en est ainsi, j'écoute.

FARINELLI, *à part*. Diable! est-ce qu'il

* Strozzi, Héléna, Lorenzo.

* Lorenzo, Strozzi.

** Scorullo, Farinelli.

ne saurait rien ? (*Haut.*) Vous avez la réputation d'être une fine lame, messer.

SCORULLO. Sans flatterie... je crois l'avoir méritée en plusieurs circonstances.

FARINELLI. Et vous êtes disposé à en donner de nouvelles preuves à son altesse?

SCORULLO. Tout disposé...

FARINELLI. A merveille... Hum ! le cas est grave et l'adversaire qui vous est destiné est digne d'un bras exercé.

SCORULLO. Ah !... il s'agit de dégaîner.

FARINELLI, *à part.* Oh ! oh! serait-il plus fin que moi ? (*Haut.*) Ainsi vous agirez...

SCORULLO. C'est selon... avant tout il faut savoir ce qu'on a à faire.

FARINELLI. On peut compter sur vous, je le sais.

SCORULLO. Lorsque je vous aurai donné ma parole, vous pourrez y compter.

FARINELLI. Ah !... cette parole donnée...

SCORULLO. J'en suis esclave... jugez vous-même de ma fidélité à l'observer... Un jour messer Tadéo Degli m'avait chargé de le débarrasser d'un certain Téligny Negry qui, à son tour et peu de moments après, vint m'offrir une bourse bien garnie... il avait envie de se défaire du seigneur Tadéo.

FARINELLI. Le cas était embarrassant... vous refusâtes?

SCORULLO. J'acceptai au contraire et donnai ma parole à tous deux; fidèle à mes engagements, je commençai par le dernier venu, puis, m'étant rendu chez messer Tadéo, je lui racontai mon expédition, et après lui avoir fait part de la mission de son ennemi, et m'être excusé de la nécessité où je me trouvais de la remplir, je l'expédiai délicatement, ceci sans forfanterie, pour vous faire voir que vous pouvez compter sur ma parole.

FARINELLI. Je vois à qui j'ai affaire... écoutez-moi donc.

SCORULLO. Je suis tout oreilles.

FARINELLI, *à part.* Allons, il ne me reste que ce moyen. (*Haut.*) Messer Scorullo, lequel préférez-vous, ou de l'or ou du fer?

SCORULLO. Tous deux, messer, ont leur valeur... avec l'un on fait faire bien des choses... mais l'autre a aussi ses avantages quand on sait s'en servir.

FARINELLI. Vous êtes judicieux, mon maître ; ma question sera plus précise... vous avez été appelé ici par son altesse, mais votre présence me gêne. (*Mouvement de Scorullo.*) Vous ignorez ce que vous veut le comte... moi je désire le savoir; comme vous ne pouvez m'instruire, il faut que ce soit le comte lui-même qui se charge de ce soin... Cependant je crains qu'il me trouve indiscret, et pour éviter qu'il en soit ainsi, en échange de ce camail, à l'aide duquel on peut se couvrir le visage, de cette longue rapière que vous portez si vaillamment, je vous offre cette chaîne d'or, avec la liberté d'aller la faire reluire aux rayons du soleil.

SCORULLO. Mais, monseigneur...

FARINELLI. Vous n'avez entendu que la première partie de mon discours... cette chaîne d'or, ou une autre beaucoup plus lourde ornée de bracelets de fer et dont l'éclat ne vous blessera pas les yeux, attendu que vous les porterez à l'abri de ce même soleil... comprenez-vous ?. .

SCORULLO. Parfaitement... cependant...

FARINELLI, *s'approchant d'un timbre.* Pas un mot. (*Lui montrant un papier.*) Voyez cet ordre, il n'y manque qu'un nom... dois-je y mettre le vôtre?

SCORULLO. Je vous disais bien, monseigneur, que parfois l'or fait faire bien des choses.

Il lui donne son camail et son épée en échange de la chaîne d'or.

FARINELLI, *lui montrant la porte.* Hâtez-vous donc, messer.

SCORULLO. J'obéis, monseigneur. (*A part en sortant.*) L'argent est à moi et ma conscience moins chargée.

SCÈNE VIII.

FARINELLI, *puis* LORENZO.

FARINELLI *met le capuchon et l'épée, puis se place dans l'attitude d'un spadassin.* Corbœuf, je m'en suis passablement tiré jusqu'ici... Allons, fou, il s'agit de la vie de ton duc, agis bravement.

LORENZO, *sans voir Farinelli.* Toujours le même accablement... Si je ne puis la rendre à la vie... faites au moins, mon Dieu, qu'elle soit vengée. (*Apercevant Farinelli qu'il prend pour Scorullo.*) Ah ! vous voilà, j'ai besoin de vous, mon maître.

FARINELLI, *changeant sa voix et contrefaisant celle de Scorullo.* Toujours à vos ordres; pour quand et contre qui monseigneur?

LORENZO. Pour quand? bientôt... contre qui ? que vous importe. .

FARINELLI. Oh ! comme vous le dites, peu m'importe... Il s'agit seulement de savoir le jour et l'heure... j'ai tant de pratiques maintenant...

LORENZO. Le lieu et l'heure... ici même, et dans quelques instants peut-être...

FARINELLI, *à part.* Oais! l'affaire se complique. (*Haut.*) Quand monseigneur voudra me dire le nom de la personne que je dois...

Il fait le mouvement de frapper.

LORENZO. Son nom... Il est inutile que vous le sachiez.

FARINELLI. Ah! (*A part.*) Allons, je ne saurai rien non plus de celui-là... (*Haut.*) En effet, on peut bien se passer de connaître le nom de celui que...

LORENZO. Voici ce que vous aurez à faire... prenez d'abord cette bourse... écoutez bien...

FARINELLI, *à part.* Enfin! (*Haut.*) Je ne perds pas un mot.

LORENZO, *allant à la boiserie, fait jouer un ressort, Farinelli le regarde surpris.* Vous voyez ce passage secret, vous allez vous placer à l'entrée; de là, vous pourrez entendre, voir même ce qui se passera ici. Un homme viendra, cet homme m'a cruellement offensé, il doit mourir. (*Mouvement de Farinelli.*) Oui, si le ciel est juste, il doit mourir de ma main et dans un combat loyal; mais si je succombais dans la lutte dont vous allez être témoin...

FARINELLI. Eh bien?...

LORENZO. Eh bien? vous entrerez et frapperez cet homme; car je vous le répète, cet homme doit mourir et vous m'avez entendu.

FARINELLI. Parfaitement... et cet homme viendra ici?

LORENZO. Je l'attends...

FARINELLI. Mais vos gens n'entendront-ils pas? car tel habile qu'on soit au maniement des armes... il peut y avoir des cris...

LORENZO. Cet appartement est éloigné de la partie habitée de mon palais; puis j'ai donné des ordres... vous dites m'avoir compris?

FARINELLI. Parfaitement... parfaitement! seulement j'aurais désiré savoir le nom de...

LORENZO, *avec colère.* Encore! Vos armes sont en bon état...?

FARINELLI. Ma meilleure épée... celle dont je ne me sers que pour les gens de qualité...

LORENZO. Vous avez bien fait de vous en munir aujourd'hui...

FARINELLI, *à part.* Voilà un mot qui te vend, mon mignon; si je pouvais prévenir Alexandre... Décidément je ne puis poignarder ce bon fils.

On entend sonner dix heures.

LORENZO. Ecoutez, voici l'heure... allez et soyez prêt lorsque je vous appellerai... le bouton fait jouer le ressort en dedans et ouvrir la porte... ne l'oubliez pas.

FARINELLI, *entrant dans le passage dont Lorenzo ferme la porte.* Ceci est ingénieux. (*A part.*) Corbœuf! Alexandre avouera que j'ai eu là une heureuse idée.

Il sort.

SCÈNE IX.

LORENZO, *seul.*

Le voilà donc venu le moment de cette terrible épreuve! (*Il ouvre la porte et regarde.*) Pauvre jeune fille... combien mon amour t'aura été fatal... et c'est à lui... à lui que j'ai tout sacrifié, que je dois tant de douleurs... mais ne viendrait-il donc pas cet homme... Enfin, c'est lui sans doute... (*Il écoute au fond.*) Mais non. (*Allant au passage secret.*) Le bruit vient de ce côté. Maudit Scorullo, il va tout perdre.

SCÈNE X.

LORENZO, ALEXANDRE.

LORENZO. Ciel!... le duc, je suis trahi!...

ALEXANDRE, *avec mépris.* Vous ne m'attendiez pas par ce chemin, n'est-il pas vrai, messire comte? la chose est simple cependant... c'est qu'il me fut trop souvent favorable dans mes courses amoureuses, avant que cette demeure ne fût devenue la vôtre, pour l'avoir oublié. Mais nous avons à causer de graves intérêts, et votre missive m'a tellement surpris que je n'ai pas voulu attendre et me suis rendu immédiatement ici; vous voyez que je vous traite d'égal à égal.

LORENZO, *à part.* Oh! à moi tout mon courage. (*Haut, avec embarras.*) Mais dans ce passage...

ALEXANDRE, *l'examinant.* Laissons cela, je vous prie. Ou vous me forceriez à croire que la missive que j'ai reçue de vous avait un tout autre motif que celui que j'en attends.

LORENZO, *avec force.* Monseigneur!...

ALEXANDRE. Oh! je vous comprends enfin. Eh bien, oui. (*Avec mépris.*) Dans ce passage, il y avait un homme, un bravo, un traître, un assassin peut-être.

LORENZO. Encore une fois, monsieur le duc...

ALEXANDRE, *avec colère concentrée.* Il y avait un homme, vous dis-je, dont l'obscurité m'empêcha de distinguer les traits... Surpris lui-même lors de notre rencontre, il fit un mouvement, mais plus prompt que lui.

Avec froideur et l'observant,

LORENZO, *avec rage.* Et vous avez tué cet homme?...

ALEXANDRE. Que vous importe?

LORENZO, *fermant la porte du fond.** A nous deux alors, monsieur le duc.

ALEXANDRE. Que faites-vous?...

* Alexandre, Lorenzo.

LORENZO. J'égalise la partie, monseigneur, car le temps est venu où l'un de nous doit mourir.

ALEXANDRE. Voilà l'horrible piége que tu me tendais.

LORENZO, *hors de lui.* Oui, c'est un piége... qualifie-le d'odieux... tu le peux, car en fait d'infamie tu dois t'y connaître, débauché infâme, toi qui n'as respecté ni le palais des rois ni la chaumière du pauvre .. toi qui, souillant le cloître des élus de Dieu, as osé verser le poison jusque dans ta famille.

ALEXANDRE. Tais-toi.. tais-toi...

LORENZO.. Oh! malheur à la femme chaste qui rencontre Alexandre sur son passage.... malheur à elle, car il sera sans pitié, fallût-il passer sur le cadavre d'un frère, même d'un père, pour arriver jusqu'à elle.

ALEXANDRE. Quelle audace!

LORENZO. Si elle crie la malheureuse... des rires répondront à ses cris. Si elle prie, des sarcasmes répondront à ses prières... Si elle parle de justice... le duc... son roi, l'étreindra de ses bras odieux... étouffera ses cris sous un baiser impur... Tu m'as compris, n'est-il pas vrai, mon beau seigneur, mon généreux cousin... Toi que j'aurais voulu faire noble et grand, mais qui ne sera jamais que vil et lâche.

ALEXANDRE. Oh ! mais c'est de la démence...

LORENZO. Tu parles de démence... Tiens, regarde si je puis te pardonner.

Il lui montre Héléna qui est sur le seuil de la porte.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HÉLÉNA. *

ALEXANDRE. Héléna !

HÉLÉNA. Heléna... bien digne de servir de témoin dans un semblable duel... N'est-il pas vrai, messire duc?...

ALEXANDRE. Tu le veux; eh bien, défends tes jours, Lorenzo, que ce soit entre nous un duel à mort. Car cette haine, vois-tu, cette haine que j'ai pour toi et qui depuis dix ans me dévore en silence, s'accroît encore de celle que m'inspirent ces misérables Florentins...

LORENZO. Enfin! Allons, tyran du peuple, la moitié de ton sang pour Florence, l'autre moitié pour venger cet enfant.

On entend des murmures au dehors et des bruits d'armes.

HÉLÉNA, *à Lorenzo en le retenant.* Arrête ! et toi, duc, entends ces clameurs... ce sont celles du peuple, prêt à venger la fille de celui qui lui fut cher.

ALEXANDRE. Oh ! je punirai tant d'audace...

HÉLÉNA, *avec ironie ; on entend les murmures du peuple.* Punir, insensé... mais écoute donc ces murmures: ne te disent-ils pas que ce duel est impossible, ne te font-ils pas comprendre que ce peuple, qu'il est appelé à gouverner, ne veut pas que son épée se souille au contact de la tienne? (*Elle arrache l'épée des mains de Lorenzo.*) Et comme ce peuple, je ne veux pas qu'il en soit ainsi... moi!... (*Elle brise l'épée, et en jette les morceaux aux pieds d'Alexandre, puis elle va à la porte et en tourne la clef.*) Je vous fais libre, messer duc.

LORENZO, *tirant son poignard.* Libre... Oh! non pas... Il faut qu'entre moi et l'assassin de ta famille, ce soit le jugement de Dieu.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAVALCANTI, PEUPLE EN ARMES.*

Cavalcanti, blessé, a la main gauche sur sa poitrine saignante, de l'autre il tient un poignard.

CAVALCANTI. Avant le jugement de Dieu, celui des hommes, messeigneurs.

ALEXANDRE. Oh ! mais c'est l'enfer qui s'est déchaîné contre moi.

HÉLÉNA, *avec joie.* Lui... c'est lui... merci, mon Dieu.

CAVALCANTI ; *il a Héléna à ses côtés, son poignard à la main.* Duc de Florence, je te l'ai dit, le jugement des hommes avant celui de Dieu. Ton peuple t'attend, heureux prince, entends ses cris de joie... va saluer ton peuple. Allons donc, infâme... comme les révoltés, j'attends aussi moi... moi dont les instants sont comptés...

ALEXANDRE. Malédiction... et pas une issue, pas un ami pour me venir en aide!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FARINELLI, *sortant du passage secret.*

FARINELLI. Un seul veillait sur toi.

ALEXANDRE, *se précipitant dans le passage.* Dans peu je serai vengé, ce peuple et

* Alexandre, Héléna, Lorenzo.

* Alexandre, Cavalcanti, Héléna, Lorenzo.

** Farinelli, Alexandre, Cavalcanti, Héléna, Lorenzo.

vous apprendrez ce que vaut la haine d'Alexandre.

Il entre dans le passage.

FARINELLI. Sauvé!

ALEXANDRE, *poussant un cri*. Ah!

SCENE XIV.

LES MÊMES, STROZZI, *par le passage*. *

STROZZI, *un poignard à la main*. Pas encore!...

Il jette le poignard.

TOUS. Strozzi!

STROZZI. Oui, Strozzi, qui veillait sur sa vengeance.

CAVALCANTI, *s'affaiblissant*. J'ai rempli mon serment... mon père, je vais te rejoindre... Héléna... Lorenzo, une place dans votre souvenir.

Tous l'entourent; Héléna est à ses pieds.

* Farinelli, Strozzi, Cavalcanti, Héléna, Lorenzo.

HÉLÉNA, *avec sanglots*. Mon frère! seule, seule au monde!

LORENZO, *la relevant*. Seule, dis-tu, mon Héléna! n'es-tu pas ma fiancée! dès demain ce peuple saluera sa souveraine.

STROZZI. * Mort... noble ami... pauvre victime... pardonne, ô Florence! les pleurs que je verse... (*Reprenant son courage et s'adressant au peuple.*) Peuple, désormais l'étendard de Charles-Quint ne flottera plus sur vos remparts; soyez prêts à combattre. Le martyr est vengé et la patrie est libre.

* Strozzi, Cavalcanti, Lorenzo, Héléna.

TABLEAU.

Cavalcanti est mourant sur un fauteuil; Héléna est à ses pieds; Lorenzo soutient son ami et cherche encore à lui prodiguer des soins; Farinelli, appuyé contre la porte du passage, contemple avec douleur le Duc mort; Strozzi tient le milieu de la scène; le peuple, en armes, remplit le fond du théâtre.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.